



SVEN 'T JOLLE

Revue de Presse

ART | EXPO

A Touch Of Class, Antagonism

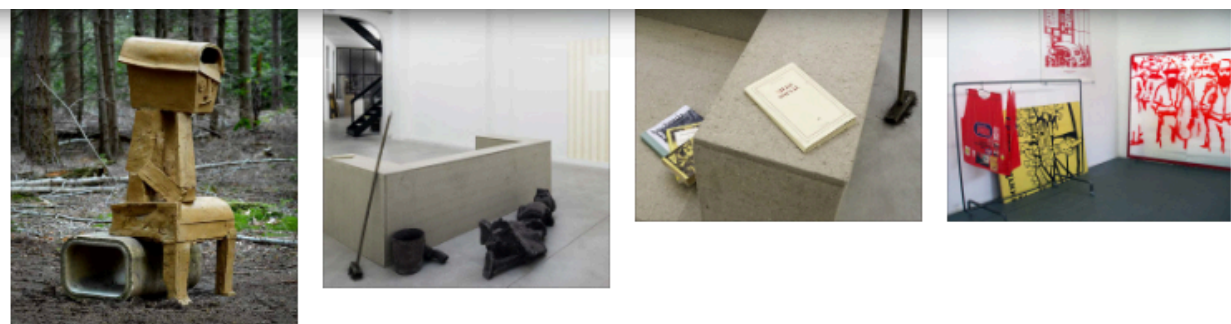
26 Oct - 21 Déc 2019

📍 LE PORTIQUE

👤 SVEN 'T JOLLE

L'exposition « A Touch Of Class, Antagonism » au Portique, au Havre, met à l'honneur à travers plusieurs de ses sculptures et installations l'œuvre critique et humoristique de l'artiste belge Sven 't Jolle qui s'inspire du quotidien et pratique l'art du décalage pour mettre en lumière les dérives de la société néo-libérale.





L'exposition « A Touch Of Class, Antagonism » au Portique, centre régional d'art contemporain du Havre, présente des installations et des sculptures de Sven 't Jolle. Ces œuvres forment un panorama à la fois varié et représentatif de la production de l'artiste belge qui s'attaque de façon acerbe mais toujours humoristique au capitalisme.

« A Touch Of Class, Antagonism » : œuvres de Sven 't Jolle au Portique

Le titre de l'exposition, « A Touch Of Class, Antagonism » (Une touche de classe, antagonisme), qui détourne le titre d'une comédie britannique des années 1970, résume d'emblée la démarche Sven 't Jolle. Cette dernière, si elle est toujours porteuse d'un discours politique et d'un notamment d'un questionnement sur la lutte des classes, est en effet aussi nuancée par des « touches » d'humour.

Sven 't Jolle se livre à une critique humoristique du capitalisme

Les jeux sur le décalage sont au centre de la stratégie artistique de Sven 't Jolle qui s'en sert pour moduler son discours sur le capitalisme et ainsi l'affirmer d'autant plus en évitant de l'enfermer dans une orientation purement marxiste. A travers le recours à des objets et des situations du quotidien, l'artiste met en lumière le système qui régit le monde qui nous entoure et ses failles. En nous faisant adopter le regard personnel, engagé et décalé qu'il porte sur ce monde, il transmet un message universel.

Les inégalités sociales, thème récurrent chez Sven 't Jolle

L'œuvre intitulée *Collecting Debt* (Recouvrement de dette) est un panneau mural figurant un pan tapissé sur lequel des rectangles blancs sont les seules traces laissées par des tableaux enlevés. Dans l'installation *Enlightenment and Electrification* (Eclaircissement et électrification), un lustre chargé de bougies éteintes sert de support à un simple fil électrique au bout duquel est fixé une seule ampoule allumée. Autant d'exemples du traitement humoristique du thème des inégalités sociales par Sven 't Jolle.

Où va l'art, où va le monde ?

✦ A travers ses sculptures exposées au Wiels, Sven 't Jolle porte des interrogations sur la gestion et sur l'avenir de l'homme.

Par cette exposition, le Wiels poursuit sa politique de monographies d'artistes belges assurés déjà d'une certaine notoriété. Curaté par Zoë Gray, soutenu par le galeriste parisien Laurent Godin, ce solo de Sven 't Jolle (Anvers, 1966, vit actuellement en Australie) est aussi sa première grande exposition en centre d'art en Belgique et les pièces qui y sont présentées s'échelonnent entre 1996 et 2016 pour les productions de circonstance. En

deux mots, cet artiste sculpteur, aussi dessinateur savoureux à l'humour féroce, regarde le monde qui l'entoure, y inclut l'art et son histoire, pour nous proposer des considérations sur des situations dans lesquelles il n'hésite pas à brasser le temps d'hier et d'aujourd'hui.

Mêler les histoires

Sven 't Jolle est exemplairement un artiste d'aujourd'hui qui a englouti dans son regard

l'art des siècles passés qu'il mélange et adapte à des conjonctures actuelles. Dans cette ligne courante, il a opté pour une esthétique sans fioriture, volontairement efficace, lisible, parfois même rudimentaire et banale, bricolée, à travers laquelle il a l'intention de nous raconter des histoires qui nous concernent. Lorsqu'il plante grossièrement un piquet soutenant un panneau de basket bricolé dans un tonneau de carburant bosselé et rouillé, on sait de quoi il parle, même si les interprétations peuvent varier. Lorsqu'il plante au milieu de la salle un grand radeau de fortune mais en bronze sur lequel est posée une frêle caravelle mais en or, on voit où il veut en venir et comment il passe de la référence artistique aux faits tragiques de l'actualité, comment il rappelle les conquêtes maritimes et ce que l'on y cherchait. En bref, il brasse les histoires, les relie, souligne les contradictions, les place sous un éclairage critique

dans des formes qui n'éveillent pas à la sublimation poétique !

Détermination sociale

Dans cette grande vague esthétique qui déferle depuis le lâcher tout des objets et autres adjuvants de l'art, l'artiste se fraie un chemin un peu brut, tout au long duquel il s'intéresse à la situation de l'homme, à ses agissements et aux conséquences sociales. Son art est

une forme d'engagement qui ne révolutionne en rien l'art lui-même mais qui aujourd'hui, souhaite nous éclairer sur des manques, des dérives, des dangers, des constats d'exploitations capitalistes et autres, des dérapages inconcevables verbaux et autres. Et peut-être amener un peu de lucidité et d'altruisme, de tolérance, de justice sociale. Moins de cynisme.

Claude Lorent

→ Sven 't Jolle, "The Age of Entitlement, or Affordable Tooh Extraction".

Wiels, av. Van Volxem, 354, 1190 Bruxelles.

Jusqu'au 19 mars. Du mardi au dimanche de 11h à 18h.



"(Casse-toi alors) Pauvre canard", 2009.



Sven't Jolle, "Schoon Schip/tabula Rasa", sculpture, 2009.



📍 Sven 't Jolle, vue de l'exposition The Age of Entitlement or Affordable Tooth Extraction, Wiels



LA LUCIDITÉ MÉLANCOLIQUE DE SVEN 'T JOLLE

Depuis son atelier de Melbourne, l'artiste d'origine anversoise **Sven 't Jolle** observe les désordres du monde. Artiste engagé, il a aussi le sens de la forme et des matériaux. De ses sculptures, installations et dessins, qu'il présente au **Wiel's**, il fait le terrain de jeu poétique des ambiguïtés et des impasses de nos sociétés contemporaines.

Quelques planches de bois, un bout de tissu moulés dans du plâtre dessinent la silhouette d'un pauvre hère prêt à se faire extraire une dent à l'arrache par un fil attaché à une clenche de porte. La sculpture de Sven 't Jolle qui donne le sous-titre de sa première grande exposition en Belgique et au **Wiel's** s'appelle *Affordable Tooth Extraction* (extraction dentaire abordable) et s'inspire d'une expérience personnelle. Installé en **Australie**, l'artiste belge s'est vite rendu compte du coût prohibitif des soins dentaires et il a dû se résoudre à se faire arracher une dent par des étudiants en dentisterie.

Tout l'inspire

Les 17 pièces exposées distillent une critique lucide mais pas agressive de la société contemporaine. L'effritement de l'Etat-providence, la gestion de la vieillesse, la place des sans-papiers, le rêve américain ou le statut des artistes, tous ces thèmes sont abordés sans discours, mais par une métaphore et des œuvres d'une grande force plastique qui peuvent parler à tout le monde. Les matériaux de récupération, le bois, les métaux de chantier et le plâtre qu'il affectionne pour les sculptures renforcent leur apparente fragilité et dégagent une discrète poésie. Tout l'inspire : l'actualité, son quotidien, ses voyages, comme les cultures populaires ou l'histoire de l'art. Chaque œuvre est riche en références mais reste toujours très accessible.

Il aime aussi les détournements de formes, de symboles et de matériaux. En voyage aux Philippines, il a remarqué les panneaux de basket, bricolés avec trois fois rien. Il en réalise un avec un bidon d'huile et des planches. Il se dresse comme un personnage décharné qui titille le rêve américain. Les réserves de musées occidentaux regorgent de statuettes votives issues des anciennes civilisations du croissant fertile, qui ne connaissaient ni l'écriture ni le papier. L'artiste les a agrandies jusqu'à taille humaine pour en faire des personnages ironiquement baptisés *Sans-papiers*.

Adeptes du slow art

La pièce intitulée *Citizenship (Protect your loved ones)* montre une pataugeoire gonflable encerclée de deux grillages successifs. Le premier est censé protéger les enfants, le second surmonté de barbelés est prévu pour garder les réfugiés à leur place. Inspiré d'une photo et de la politique très dure pratiquée dans son pays d'adoption vis-à-vis des réfugiés, sa glaçante installation jette le trouble sur l'incestueuse étreinte entre enfermement et sécurisation. Au sortir de la crise bancaire de 2008, l'artiste approuve l'idée qu'il faut faire payer les riches et s'en prend à ce pauvre Picsou qu'il passe au goudron et aux plumes. En détournant le langage de la BD, il met la société face à ses responsabilités.

Sven 't Jolle produit peu de pièces. Adeptes du slow art, il préfère laisser mûrir ses idées dans les carnets de croquis qu'il remplit de dessins, réflexions et projets. Intégralement mis en ligne, ces carnets sont consultables dans la dernière salle de l'exposition surplombant le nœud ferroviaire forestois. De page en page se dévoile l'univers d'un satiriste mélancolique et curieux, et avant tout raconteur d'histoires.

Sven 't Jolle

The Age of Entitlement, or Affordable Tooth Extraction

Wiel's

354 avenue Van Volxem

1190 Bruxelles

Jusqu'au 19 mars

Du mardi au dimanche de 11h à 18h

wiels.org (<http://wiels.org>)





<http://mu-inthecity.com/wp-content/uploads/2017/02/arbeiterfrau-mit-kind-tomate-2011-sven-t-jolle-the-age-of-entitlement-or-affordable-tooth-extraction-wiels.jpg>

Sven 't Jolle, Arbeiterfrau mit Kind Tomate, 2011, Wiels



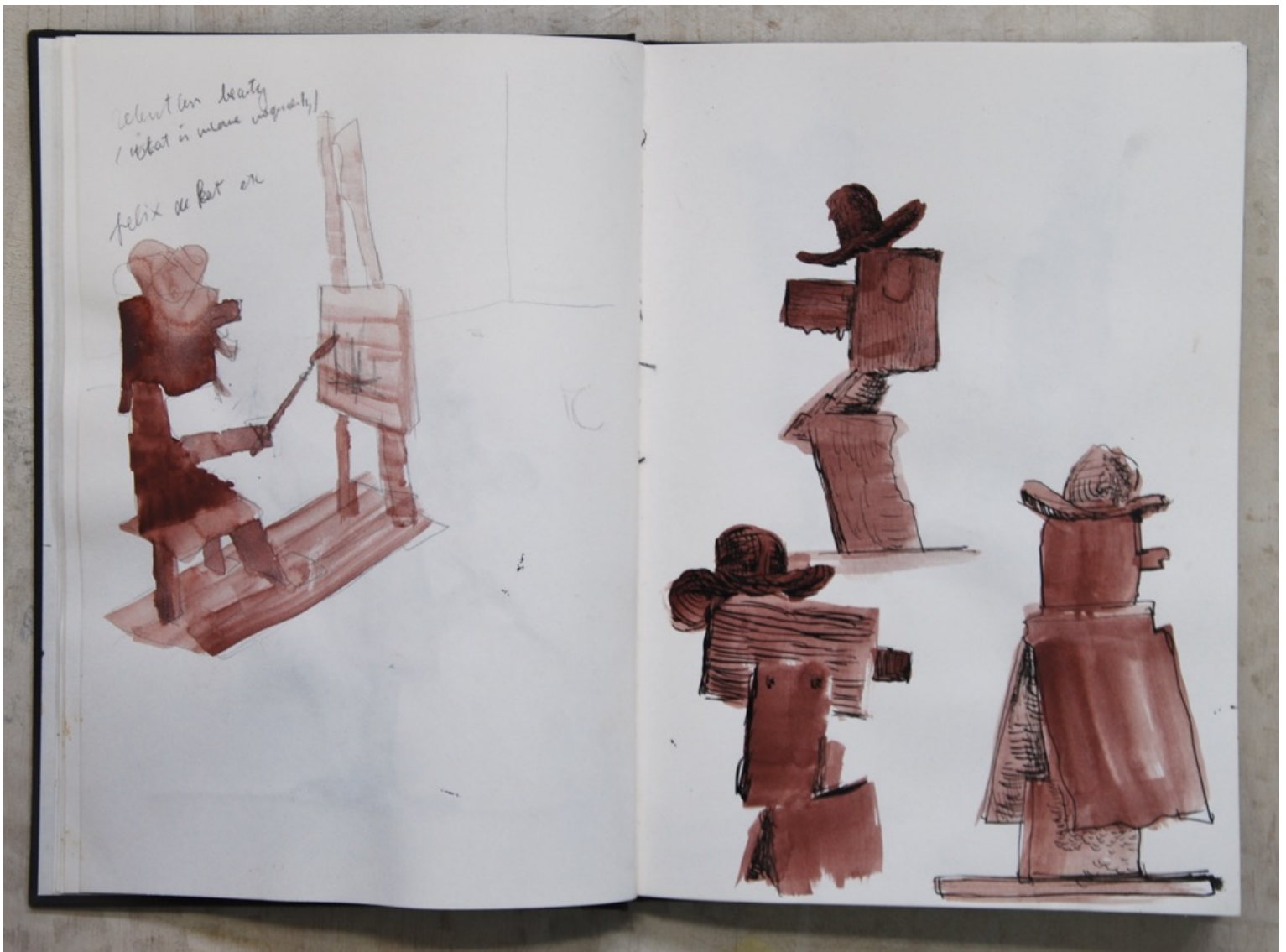
<http://mu-inthecity.com/wp-content/uploads/2017/02/citizenship-protect-your-loved-ones-sven-t-jolle-the-age-of-entitlement-or-affordable-tooth-extraction-wiels.jpg>

Sven 't Jolle, Citizenship Protect, 2011, Wiels



<http://mu-inthecity.com/wp-content/uploads/2017/02/entrepreneurship-sven-t-jolle-the-age-of-entitlement-or-affordable-tooth-extraction-wiels.jpg>

Sven 't Jolle, Entrepreneurship, Wiels



<http://mu-inthecity.com/wp-content/uploads/2017/02/sketchbook-sven-t-jolle-the-age-of-entitlement-or-affordable-tooth-extraction-wiels.jpg>

Sven 't Jolle, carnet de croquis, Wiels



<http://mu-inthecity.com/wp-content/uploads/2017/02/sven-t-jolle-the-age-of-entitlement-or-affordable-tooth-extraction-wiels.jpg>

Sven 't Jolle, vue de l'exposition The Age of Entitlement or Affordable Tooth Extraction, Wiels

A PROPOS DE L'AUTEUR

Gilles Bechet (<http://mu-inthecity.com/author/gilles-bechet/>)



► 1 juin 2017 - N°445

Daan van Golden, Georg Herold, Jacob Holdt, Ilya Kabakov, Louise Lawler, Jean Le Gac, Gilles Mahé, Erwan Mahéo, *Museum In Progress*, Natacha Nisic (cf photo, e, 2009. Coll. Frac Bretagne © Adapp, Paris 2017), Martha Rosler, Malick Sidibé, Haim Steinbach, Francisco Tropa, Christophe Viart, Andy Warhol. Commissariat, Catherine Elkar, directrice du Frac Bretagne. Conçu comme une suite à *Collection. Un rêve d'éternité* (13.12.14-26.04.15), ce deuxième ensemble d'œuvres issues du Frac Bretagne propose un parcours où s'entrelacent biographies et autobiographies dans divers systèmes de représentation appartenant pour la plupart, aux musées. Ouvert du mardi au dimanche, 12h à 19h. Fermé lundi. Tarif 3 euros, réduit 2 euros. Gratuit moins de 26 ans. 19 avenue André Mussat, fracbretagne.fr

Pessac/Bordeaux | Les arts au mur | Artothèque



23.05 > 26.08 : Chantal Raguet, *Fauves et usage de vrai*, 3^{ème} campement d'un projet itinérant (cf photo, *Me & Cindy*, 2016, visuel © P. Lavesque). Partenariat, Agence Culturelle Départementale Dordogne-Périgord, [Pollen]-Monflanquin. Dans une société où l'homme chasse plutôt l'homme... La bête sauvage comme on l'entendait dans l'Antiquité existe-t-elle toujours ? *Fauves et usage de vrai*, 3^{ème} étape d'un projet nomade sur le territoire Nouvelle-Aquitaine, met en scène, autour de roulottes et wagons de cirque, des œuvres tissant des liens entre fauves, dressage et camouflage. Ouvert du mardi au vendredi, 11h à 18h, samedi, 14h à 18h et sur rdv. Entrée libre. Fermé lundi, dimanche et jours fériés. 2bis, avenue Eugène et Marc Dulout, lesartsaumur.com

Montpellier | Hôtel de Cabrières-Sabatier d'Espeyran | Musée Fabre



> 17.09 : Constance Guisset, *Les Formes savantes* (cf photo © Frédéric Jaulmes & Constance Guisset.). Les objets du XVIII^e et du XIX^e siècles, pensionnaires permanents de l'hôtel particulier, dialoguent de vive voix avec les créations contemporaines de C. Guisset, dans un son et lumière inédit.

La pièce de théâtre a été écrite pour cette occasion par Frédéric Dassas et Adrien Goetz et enregistrée par des comédiens. Les didascalies sont signées, Cloé Pitiot. Les objets conversent, s'interrogent, se font des confidences, parlent de leur fabrication, mais aussi de leur dessin et de leur usage à travers le temps. Ouvert mardi, samedi et dimanche, 14h à 17h (hors saison) et du mardi au dimanche, 14h à 18h (pleine saison). 6 r Montpelliéret.

Mulhouse | La Kunsthalle Mulhouse | La Fonderie



1.06 > 27.08 : *A World Not Ours*. Azra Aksamija, Taysir Batniji, Tanja Boukal, Ninar Esber, Aslan Gaisumov, Mahdi Fleifel, Stine Marie Jacobsen, Sven't Jolle (cf photo, *Sans papiers*, 2005, plâtre et pigment. Courtesy Galerie Laurent Godin, Paris © Hugard & Vanoverscheld.). Sallie Latch, Eleonore de Montesquiou, Giorgos Moutafis, Marina Naprushkina, Juice Rap News, Somar Sallam, Mounira Al Solh, Diller Scofidio & Renfro, Mark Hansen, Laura Kurgan et Ben Rubin en collaboration avec Robert Gerard Pietrusko et Stewart Smith, d'après une idée de Paul Virilio. Proposition de Katerina Gregos. Exposition rassemblant des artistes, photographes, journalistes et activistes sur le thème de la crise des réfugiés. Tous sont impliqués, témoins ou observateurs, dans cette actualité politique et proposent des œuvres qui transcendent les stéréotypes. Vernissage, le 31 mai à 18h30. Ouvert, mercredi et vendredi, 12h à 18h, nocturne jeudi jusqu'à 20h au mois de juin, samedi et dimanche, 14h à 18h. Fermé lundi, mardi. Entrée libre. Visites guidées gratuites les dimanches à 15h. 16 rue de la Fonderie, kunsthallemulhouse.fr

Le Puy Sainte Réparate | Château La Coste



Ai Weiwei, *Ruyi Path*, œuvre permanente (cf photo, *Ruyi Path*, Château La Coste © artiste. Photo, wearcontent(s) 2017). *Ruyi Path* est inspiré du sceptre cérémoniel de la culture chinoise symbolisant pouvoir et bonne fortune. La forme de ce sceptre a servi de plan pour ce sentier qui lie arbres de la forêt et connecte deux anciennes routes de la propriété. > 17.06 : Ai Weiwei, *Mountains and seas*. 2750 route de la Crède, chateau-la-coste.com

Colmar | Espace d'art | André Malraux

> 28.05 : Bernard Latuner, *2013-Fin de la préhistoire*. 9.06 > 1.07 : Atelier de Formation aux Arts Plastiques, *Le bruit des couleurs* : exposition des travaux d'élèves de l'Atelier de Formation

aux Arts Plastiques de la Ville de Colmar. Juillet > septembre : Speedy Graphito. Octobre > décembre : Gérard Thupinier. Ouvert tlj, 10h à 19h, sauf lundi, 14h à 19h. 03 89 24 28 73, 4 rue Rapp.

L'Isle-sur-La-Sorgue | Fondation Villa Datris



26.05 > 1.11 : *De nature en sculpture* invite plusieurs artistes qui ont reproduit, conduit ou utilisé les éléments naturels dans leurs œuvres (cf photo, *Le mur qui boit du vin*, Michel Blazy, 2014. Verre incrusté dans mur, vin rouge, bouteille. Dimensions variables. Photo, Keita Yamamoto/Nacasa & Partners. Courtesy de l'artiste et Art : Concept, Paris et Fondation d'entreprise Hermès.). Commissaire, Danièle Marcovici, présidente de la Fondation Villa Datris. Co-commissariat, Laure Dezeuze assistée de Jules Fourtine. Mai-juin-sept.-octobre : jeudi au lundi, 11h à 13h et 14h à 18h. Juillet-août : tlj jours, 11h à 13h et 14h à 19h, dimanche, 11h à 19h, fermé mardi. Ouvert les jours fériés.

Beauvais | Espace culturel Francois Mitterrand



> 24.06 : L'association *La Menuiserie*, *Colocation* (cf photo, Loren Chorley, Marion Richomme, Apolline Grivelet, *Colocation 1*, 2017, dimensions variables, sucre. Courtesy, L. Chorley, M. Richomme, A. Grivelet.). Exposition de l'École d'Art du Beauvais en partenariat avec le Quadrilatère. *La Menuiserie* est un groupe d'artistes plasticiens, réunis comme une famille recomposée autour de pratiques artistiques. À Beauvais, *La Menuiserie* présente une

installation sur la métaphore de la maison, montée sous la forme d'un puzzle, une constellation d'espaces qui se juxtaposent, se touchent, se chevauchent, ajustement perpétuel selon les besoins, les présences, les saisons. Les artistes jouent sur la mise en scène, en utilisant les matériaux familiers de la vie courante et en invitant le public à se projeter dans l'espace comme lors d'une visite immobilière. Ouvert mardi, jeudi et vendredi, 13h30 à 18h, mercredi et samedi, 10h à 13h et 14h à 18h, fermé dimanche, lundi et jours fériés. Salle basse de l'Auditorium Rostropovitch 43 r de Gesvres, ecole-art-du-beauvais.com

Cagnes-sur-Mer | Polygone Riviera



7.06 > 7.10 : Philippe Ramette, *Éloge de la déambulation* (cf photo, *L'installation (place publique d'intérieur)*, 2011. Bronze patiné et grès rose de Bansi Paharpur (Inde), 160 x 200 x 200 cm, œuvre réalisée grâce au soutien de généreux donateurs et de SAM Art Projects. Vues de Paris, Delhi, Bombay, Centre Pompidou, Paris, mai-sept. 2011. Photo, Marc Domage © Ph. Ramette, Adapp. Courtesy de l'artiste & galerie Xippas. Direction artistique, Jérôme Sans. 119 avenue des Alpes, polygone-riviera.fr

Bourges | La Box

1.06 > 1.07 : *Identification* : exercices de terrain après Katalin Ladik. Commissariat de Rona Koczekzyn sur une invitation de Ferenc Grof. Jasmina Cibic, Sejla Kameri, Luiza Margan, Tanja Ostojil, Selma Selman, Katarina Sevi et Katalin Ladik. Vernissage le 1^{er} juin à 18h. Ouvert du mardi au samedi, 14h à 18h. 9 r Édouard Branly, box.ensa-bourges.fr

Chemins d'Art en Armagnac



3.06 > 25.06 : *Chemins d'Art en Armagnac, Art contemporain et patrimoine, 8^{ème} édition*, 4 sites patrimoniaux, 4 œuvres in situ, 4 week end. Chaque œuvre est conçue ou choisie spécifiquement pour chaque lieu.

A World Not Ours

MULHOUSE. - L'exposition collective est consacrée à la crise actuelle des réfugiés et les déplacements forcés de population causés par la guerre en Syrie et dans d'autres zones de conflit. Elle se penche sur l'accueil réservé aux réfugiés, sur les procédures légales et les réalités quotidiennes auxquelles ils sont confrontés. Elle s'attache également à observer la façon dont les Européens vivent la crise migratoire, à explorer les problèmes de représentation de la souffrance et à poser la question de la « propriété » des images de réfugiés et du droit de les représenter. A World Not Ours regroupe artistes, photographes, cinéastes et militants qui, pour beaucoup, sont originaires du Moyen-Orient ou du Sud-Est de l'Europe, de régions directement confrontées au danger, à la guerre et à l'exode. Ils ont une expérience personnelle, voire intime, du traumatisme et de la souffrance collective.



*Sven't Jolle Sans papiers 2005.
Courtesy Galerie Laurent Godin
Paris/Hugard & Vanoverschelde*

Jusqu'au 27 août, tlj (sauf lundi et mardi) de 12 h à 18 h et les samedis et dimanches de 14 h à 18 h ■

Sven 't Jolle ou la lucidité en bandoulière

✍ Gilles Bechet

🕒 22 février 2017

📌 Installation, Sculpture

Depuis son atelier de Melbourne, le plasticien d'origine anversoise Sven 't Jolle observe les désordres du monde. Artiste engagé, il a aussi le sens de la forme et des matériaux. De ses sculptures, installations et dessins, qu'il présente au Wiels jusqu'au 19 mars, il fait un terrain de jeu poétique des ambiguïtés et des impasses de nos sociétés contemporaines.

Quelques planches de bois, un bout de tissu moulés dans du plâtre dessinent la silhouette d'un pauvre hère prêt à se faire extraire une dent à l'arrache par un fil attaché à une clenche de porte. La sculpture de Sven 't Jolle qui donne le sous-titre de sa première grande exposition en Belgique et au Wiels s'appelle *Affordable Tooth Extraction* (extraction dentaire abordable) et s'inspire d'une expérience personnelle. Installé en Australie, l'artiste belge s'est vite rendu compte du coût prohibitif des soins dentaires et il a dû se résoudre à se faire arracher une dent par des étudiants en dentisterie.

Les 17 pièces exposées distillent une critique lucide, mais pas agressive, de la société contemporaine. L'effritement de l'Etat-providence, la gestion de la vieillesse, la place des sans-papiers, le rêve américain ou le statut des artistes, tous ces thèmes sont abordés sans discours, mais par une métaphore et des œuvres d'une grande force plastique qui peuvent parler à tout le monde. Les matériaux de récupération, le bois, les métaux de chantier et le plâtre, qu'il affectionne pour les sculptures, renforcent leur apparente fragilité et dégagent une discrète poésie. Tout l'inspire : l'actualité, son quotidien, ses voyages, comme les cultures populaires ou l'histoire de l'art. Chaque œuvre est riche en références, tout en étant toujours très accessible.

Il aime aussi les détournements de formes, de symboles et de matériaux. En voyage aux Philippines, il a remarqué les panneaux de basket, bricolés avec trois fois rien. Il en réalise un avec un bidon d'huile et des planches. Il se dresse comme un personnage décharné qui titille le rêve américain. Les réserves de musées occidentaux regorgent de statuette votives issues des anciennes civilisations du croissant fertile, qui ne connaissaient ni l'écriture ni le papier. L'artiste les a agrandies jusqu'à taille humaine pour en faire des personnages ironiquement baptisés Sans-papiers. (...)

Dans le cadre d'un partenariat engagé avec notre consœur belge Muriel de Crayencour, fondatrice et rédactrice en chef du site d'actualité artistique belge Mu-inthecity.com, nous vous proposons de poursuivre la lecture de cet article d'[un clic](#).

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA



Aires austères

Installation

Sven 't Jolle

| Jusqu'au 7 mars,
galerie Laurent
Godin, Paris 3^e

Pour en finir (provisoirement) avec l'*appropriationnisme* ¹, pour clore l'affaire avec un peu plus d'enthousiasme, ajoutons à la liste des plasticiens-coucou le Flamand Sven 't Jolle, artiste sympathique puisqu'il ne s'approprie pas une œuvre pour le vain plaisir de briller sans peine en glosant sur l'histoire de l'art, mais parce qu'il est en colère. Il ne réduit pas sa vision du monde à l'espace exigu du marché de l'art. Sven 't Jolle, né à Anvers en 1966, ne supporte pas l'inégalité grandissante dans le monde occidental en crise. Un artiste en colère est un homme fraternel.

C'est aussi un homme tendre, puisque son courroux (notre courroux, pense-t-il) s'apaise sur l'épaule d'une mère, figure ici ambivalente, à la fois protectrice et précarisée, puisque les femmes sont les plus touchées par la pauvreté. Comme la plupart des appropriationnistes, Sven 't Jolle utilise, reprend, copie, détourne des œuvres de la première moitié du siècle précédent, des œuvres modernes, comme s'il fallait à tout prix illustrer (ou tenter de définir) le *postmodernisme*, mot nébuleux, vaguement philosophique, inventé à la fin des années 70 pour qualifier une époque marquée par la fin de la transcendance et des utopies. Désignant en architecture un style néoclassique fait de collages d'éléments empruntés au passé, *postmodernisme* est en art devenu synonyme d'éclectisme et d'ironie.

Aux maternités religieuses classiques, Sven 't Jolle préfère donc les mères à l'enfant sculptées de l'époque moderne qui leur ont succédé. L'une d'elles est d'un artiste pratiquement inconnu en France, Christoph Voll (1897-1939), peintre et sculpteur allemand dont le style expressionniste se rapproche parfois de l'art populaire et de la bande dessinée. Sven 't Jolle refait (et ne fait pas refaire) en plâtre une sculpture en bois de chêne d'une mère tenant son enfant par la main. Le titre original précise qu'il s'agit d'une ouvrière et de son enfant (*Arbeiterfrau mit Kind*). Ce n'est pas une œuvre particulièrement marquante (le buste du chimiste Arthur Binz, datant de 1926, proche de ce que fera plus tard Giacometti, apparaît bien meilleur), mais le statut social du sujet est important pour Jolle, qui pen



Mother austerity, 2014, de Sven 't Jolle.

se l'art comme une arme efficace contre la brutalité du capitalisme libéral.

Sven 't Jolle emprunte aussi au sculpteur espagnol Julio González (1876-1942), grand ami de Picasso - à qui il enseigna à la fin des années 20 les techniques, alors nouvelles, de la soudure du fer - qui aura une grande influence sur la sculpture américaine de l'après-guerre, sur des artistes comme David Smith ou Mark di Suvero. De González, Jolle reprend le visage de la Montserrat, vierge laïque catalane, allégorie du martyr d'un peuple durant la guerre d'Espagne. A la célèbre *Montserrat criant* (série de masques, de bustes et de statues commencée en 1935, année d'émeutes et de répression violente précédant la guerre d'Espagne), Jolle préfère le visage grave de la statue conservée au Stedelijk Museum d'Amsterdam (1935). Il le pose sur un corps cubiste un peu lourd et surtout creux, comme s'il s'agissait d'un élément de décor d'un film. Ainsi se marquent les limites de son œuvre, où se mêlent des éléments de jardin d'enfants (mais l'original est le jardin d'enfants d'une prison...), des dessins préparatoires ou quelques facéties fabriquées à l'aide de caisses d'emballage d'œuvres d'art. Cette dernière installation s'intitule *Stock Idols*. Elle se moque des marchés financiers et de l'accumulation des richesses. Mais tout ça dans le sous-sol de la galerie...

La colère parfois égare ●

¹ Lire *Télérama* n^{os} 3384, 3388 et 3395.

PAROLES D'ARTISTE **SVEN 'T JOLLE**

« J'aime avoir un peu d'intimité avec les choses »



Vue de l'exposition « Sven 't Jolle, Aires austères », à la Galerie Laurent Godin, Paris. © Photo : Gregory Caplet.

SVEN 'T JOLLE. AIRES AUSTÈRES, jusqu'au 7 mars, Galerie Laurent Godin, 5, rue du Grenier Saint-Lazare, 75003 Paris, tél. 01 42 71 10 66, www.laurentgodin.com, tlj sauf dimanche-lundi 11h-19h.

faire aisément avec mes propres mains ou un crayon ; une pure pratique artistique visuelle. Par exemple, je suis allé voir hier l'exposition « Jeff Koons » [au Centre Pompidou] ; là l'artiste est plus comme un manager d'images qui choisit le meilleur et la perfection dans la qualité et la disposition des œuvres. Et dans l'accrochage des collections, « Modernités plurielles », j'ai reconnu beaucoup de choses vues sur Internet, comme de petits jouets de Torres García ou des masques de Derain qui sont pour moi beaucoup plus inspirants. J'aime que l'on ait un peu d'intimité avec les choses.

de regarder cela est le résultat de l'austérité, je voulais donc couvrir plusieurs significations de ce que peut être l'austérité, tout en y ajoutant en arrière-plan l'idée de la mère courage, qui chez Brecht n'est pas non plus une figure sympathique.

Votre sculpture se réfère à des formes culturelles très diverses : art moderne, populaire, arts premiers... Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce mélange de références et d'atmosphères visuelles ?

Peut-être ce mélange est-il simplement le résultat de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas. Se référer à des formes du passé ou d'autres contextes culturels permet aussi de commenter notre contemporain. Mon travail se développe à partir de cela. Et bien entendu les choix que j'opère d'une certaine manière se rapprochent de ce que je peux

La plupart du temps vos sculptures sont presque à taille humaine, un peu plus petites, et toujours directement posées sur le sol. Est-ce une manière de les confronter plus directement avec le public ?

Exactement ! C'est aussi car j'ai besoin de travailler avec l'œuvre en face à face et que je ne suis pas très grand. Ne pas utiliser de socle est une façon de donner une égalité avec un objet dans l'espace, tandis qu'un socle isole et quelque part met la sculpture hors de l'espace.

Frédéric Bonnet

□ Des figures familières, mais graves, réunies dans un terrain de jeu peu avenant. À la galerie Laurent Godin, à Paris, Sven 't Jolle (né en 1966) fait de la sculpture et du dessin le vocabulaire d'un commentaire social tranchant.

Un élément essentiel de cette exposition est la figure de la mère, qui est là mise en perspective avec le terrain de jeu figuré par un grillage peint au mur. Que représente précisément cet espace ?

Ce projet a commencé en effet avec l'idée du terrain de jeu comme espace commun, et le titre « Aires austères » était une manière d'ouvrir vers un autre type d'espace et de l'envisager aussi simplement comme un espace mental ; y compris dans un lieu tel qu'une galerie, qui est certes un lieu public mais n'est finalement pas si ouvert que cela. Mais le vrai départ a été un terrain de jeu installé dans un centre de détention en Belgique, que j'ai recréé sur une plage avec un

en français « artiste plasticien », car pour moi il ne s'agit pas seulement de faire une image, mais aussi de comment travailler artistiquement avec l'image d'un terrain de jeu.

Pour quelle raison la figure de la mère est omniprésente dans les sculptures qui peuplent cette exposition ?

Un terrain de jeux signifie des enfants, qui évidemment sont accompagnés de leur mère ; c'est

une manière douce d'introduire le sujet. Je voulais faire quelque chose à propos de l'austérité et j'aime beaucoup l'œuvre de Julio Gonzalez, surtout car il a travaillé autant dans les champs du dessin que de la sculpture, et qu'il a influencé un genre de réalisme social tout en étant en même temps un exemple pour David Smith et des pionniers de l'art abstrait. Il a fait des dessins de petites sculptures intitulés *Portraits austères*, où le

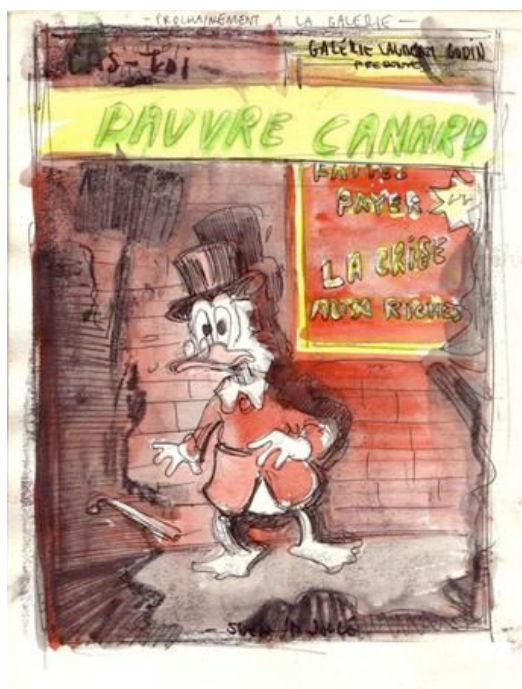
qualificatif se réfère à l'aspect des personnages. J'ai voulu retrouver ce caractère dans ces œuvres, comme un symbole ou une métaphore de la « Mère austère », qui était le titre de mon exposition à Toulouse [au BBB, où fut présentée en 2014 une version élargie de ce projet], comme une mauvaise mère en référence à des conditions socio-économiques, mais aussi à une sorte de relation non sentimentale. Une autre manière



Se référer

à des formes du passé ou d'autres contextes culturels permet aussi de commenter notre contemporain

peu la même idée que ce qu'avait fait Martha Rosler avec sa série *Bringing the War Home*, qui étaient des collages d'intérieurs modernes américains avec des images de soldats combattant au Vietnam. Ce centre de détention durant la saison estivale était un moyen de confronter le public à quelque chose qui se passe au même moment, pas très loin. Le terrain de jeu comme espace offre en outre métaphoriquement beaucoup de possibilités, dans l'histoire de l'art et visuellement. J'aime l'expression

A PROPOS DE DEUX EXPOSITIONS DE SVEN 'T JOLLE: CASSE-TOI ALORS PAUVRE CANARD!


Sven 't Jolle 'Carnet à dessin' 2009 (détail)

(ou faites payer la crise aux retraités, aux handicapés et aux employés)

"Parce qu'il envisageait l'apparence du monde comme les théoriciens du marxisme envisagent les points de vue sur le monde." (1)

Mercredi 4 novembre 2009, en sortant de sa galerie Sven't Jolle me dit qu'il reste surpris par le nombre quasi inexistant d'artistes qui intègrent dans leur travail les ravages de la crise bancaire. L'exposition s'intitule 'Sponsorship Ahoy!' (2), nous sourions de cette photographie tirée d'un journal (maintenant collée dans un des cahiers de dessin de l'artiste), c'est une affiche dans les vestiaires d'un stade qui montre comment les joueurs doivent laisser éclater leur joie après le but "Think of your sponsor in all circumstances": surtout pas en levant leur maillot au dessus de leur tête ('wrong'), geste qui aurait pour effet de masquer le nom du sponsor, mais bien de designer le sponsor en se dirigeant vers le public ('right')...

J'avais déjà ressenti cet effet de la réalité qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer en évoquant avec Sven't Jolle la 'dureté' de son œuvre 'Holiday in Melsbroek' présentée tout l'été sur la côte belge: tout est parti également d'une photographie de presse qui montre des jeux pour enfant derrière des barbelés dans le centre d' 'asile seekers' à proximité de l'aéroport international de Zaventem. Un peu plus tard, nous partons chez lui dans les quartiers Nord d'Anvers et parlons longuement de ses projets pour cette première exposition parisienne (3). C'est un début de réponse à la question: 'comment travaille Sven't Jolle?' tout démarre dans ces cahiers de dessin, tous du même format, à la couverture toilée noire et qui sont posés en ordre chronologique sur une étagère chez lui, 67 à ce jour, c'est un fonds, une réserve active... Un dessin en appelle un autre, reconvoque un cahier plus ancien par le biais d'associations, de détournements.

Une rue au-dessus et nous sommes cette fois dans un vieux monte charge qui nous emmène à l'atelier. Plusieurs œuvres sont là en préparation, presque terminées ou encore à l'état de projet en plastilline. A ce moment nous entourons la pièce la plus avancée: sculpture modelée en terre qui montre Picsou sur un tréteau. A Paris, la sculpture sera présentée coulée en métal, à cheval sur un rail et finalement couverte de goudron et de plumes: le châtiment de l'Ouest... Il y a plusieurs jouets en plastique mais aussi des petites sculptures du personnage de Disney, on voit l'évolution de l'attitude du personnage, il sera contrit comme pris sur le fait de tricherie. On a du mal à imaginer un Picsou modelé en terre, c'est la surprise (si ce n'est l'effroi) devant ces personnages familiers qui passent dans la dimension artistique. Balthasar Picsou (4) qui prend des bains

d'argent dans son coffre fort, qui peut être parfois odieux, parfois humain avec Donald Duck et ses petits-neveux...

Mais où Sven't Jolle a t'il été chercher cela? D'abord peut-être dans les paroles malheureuses d'un président de la République lors de sa visite au Salon de l'agriculture, on se souvient de "Casse toi alors pauvre con". dans la langue française, on passe assez facilement de con à connard et enfin à canard... Ensuite il n'y qu'un pas du 'canard le plus riche' au pauvre canard... Si le canard se mange en confit, il peut aussi être déconfit... Couvert de goudron, il peut évoquer ces terribles photos d'oiseaux mazoutés lors des marées noires... A cheval sur un rail, il peut aussi rappeler comment en 1985 Disney a obtenu de l'État français et de la région l'installation d'une ligne T.G.V. et la prolongation de la ligne R.E.R. (aux frais du contribuable!) pour desservir encore mieux Disneyland...

*"Le but n'est pas de placer les gens devant un mystère
mais il y a des niveaux de lecture, oui, différentes
couches d'ingrédients qui viennent de l'histoire de l'art,
de la politique, des jeux de mots..." (5)*

On reproche souvent à Sven't Jolle une forme de naïveté, de ne prêcher que des convaincus ou pire encore: "Pourquoi ne milite t'il pas plutôt ?" S'il échappe, à mon avis, à ces impasses, c'est d'abord par la sincérité et l'honnêteté de sa pensée, aussi par l'adéquation de ses actes à ses paroles. Dire également qu'il a largement donné sa part comme citoyen engagé et surtout que son œuvre nous incite à poser la question autrement: ce n'est pas l'un contre l'autre mais l'un ET l'autre. Pourquoi ai-je toujours pensé à Robert Wyatt devant les œuvres de Sven't Jolle? D'abord probablement pour leurs qualités humaines, pour leurs engagements respectifs: d'un côté des mélodies magnifiques, une voix incroyable, de l'autre: des dessins, des sculptures, des installations... Pour les deux: des rappels, des citations, des associations, des détournements. C'est là que je place aussi la singularité du travail de Sven't Jolle: reparler de l'engagement dans l'art et dans la société, comment la vie quotidienne peut inspirer une œuvre et comment l'art peut inspirer la vie quotidienne.

Yves BROCHARD

est critique et enseignant à l'université de Lille 3.

(1) Günther Anders George Grosz éditions Allia 2005

(2) Sponsorship Ahoy!, Stella Lohaus gallery, Anvers 10/09/2009 - 07/11/2009

(3) Casse toi alors pauvre canard, Galerie Laurent Godin, Paris 10/12/2009 - 06/02/2010

(4) Connu en Néerlandais comme 'Oom Dagobert'.

(5) Entretien avec Sven't Jolle à Anvers en novembre 2009

expos



Photo Nicolas Brunzen/Festival international d'art de Toulouse

Franz Gertsch, Irene (1980)

y en a deux qui suivent

Dans le cadre du trop sage Festival international d'art de Toulouse, seules les expositions de **Franz Gertsch** et **Sven't Jolle** semblent en prise avec leur époque.

Au détour d'une conversation, le peintre suisse Franz Gertsch révèle que son immense autoportrait de 1980 a été la cible d'artistes sarcastiques qui n'y voyaient qu'une montée d'ego-trip. Le tableau a pourtant bien vieilli, s'éloignant du visage de l'artiste aujourd'hui âgé de 84 ans, pour démontrer la vitalité de la peinture à éprouver le temps et les conflits esthétiques.

Ce n'est pas une raison pour placer sa peinture dans une sorte d'intemporalité surannée. Elle est bien de son temps. Pour preuve, l'artiste installe juste en face un portrait d'Irene Staub, mannequin, prostituée et égérie de Zurich, rouge à lèvres piquant, regard punk. Une tension

se crée entre des tableaux aux herbes folles qui font des zooms sur le paysage, des portraits de jeunes filles comme hérités de la Renaissance ou une série autour du *Zeitgeist* du squat de l'artiste glam Luciano Castelli.

Comme si, en débutant sa carrière a contrario de l'avant-garde conceptuelle qui dominait les années 70 – il est associé à l'hyperréalisme lors de la Documenta de 1972 –, son travail cherchait aussi à confronter l'art et la vie par d'autres moyens. Peut-on parler de mimétisme ou de naturalisme quand le réel lui-même est traversé de règles factices et d'êtres qui mettent leur vie en scène ? Franz Gertsch cherche à restituer la vitalité du monde dans ses apparences et ses fausses évidences tout en faisant de la peinture son sujet.

De l'hyperréalisme dans un contexte d'extension de l'empire de la photo, on passe à l'exposition *Mères austères* de l'artiste belge Sven't Jolle qui s'intéresse au réalisme socialiste en pleine crise économique. Sous influence du théâtre de Brecht et de son esthétique réaliste

qui met à nu le caractère arbitraire de ce qui apparaît comme naturel et immuable, l'artiste transforme les représentations héroïques de la classe ouvrière.

Il reprend le motif de la mère à l'enfant pour explorer la sculpture figurative, allant de la statuaire au ready-made, du monument socialiste à l'aire de jeux pour enfants. Une synthèse de la violence du monde à travers les époques qui souligne avec ironie la capacité du dogme de l'austérité économique à infantiliser les populations. Ces deux expositions du Festival d'art de Toulouse dans sa formule actuelle – ainsi que celle autour du geste et de la mémoire de Manon de Boer ou l'archive des langues disparues de Susan Hiller – ne le sauvent pas de l'impasse. Assagi, moins en prise avec la synergie locale et sans questionnement artistique pugnace et cohérent, l'ex-Printemps de septembre laisse une impression de léthargie hivernale. **Pedro Morais**

jusqu'au 31 août Franz Gertsch aux Abattoirs, Sven't Jolle au BBB Centre d'art, toulouseartfestival.com

mettre à nu le caractère arbitraire de ce qui apparaît comme naturel et immuable

02

[Home](#)[Dossier](#)[Guest](#)[Interview](#)[Review](#)[Spécial Web](#)[Archives](#)

Trois expositions associées au Festival de Toulouse

Cuesta Verde, Rémi Groussin, Pavillon Blanc, Colomiers, 24 mai – 30 août 2014.

Mères austères – Austerity mums, Sven't Jolle, BBB centre d'art, 24 mai – 12 juillet 2014.

Du temps à l'ouvrage, Jean Denant, Lieu Commun, 24 mai – 12 juillet 2014.

Le Festival international d'art de Toulouse propose depuis 2013 une programmation majoritairement axée sur des artistes internationaux, peu connus en France. Parallèlement à ces expositions, se déroulant dans des lieux patrimoniaux du centre ville, quelques unes des structures toulousaines de l'art contemporain, réunies dans le parcours « A comme Anaconda » présentent des monographies d'artistes jeunes, peu exposés ou singuliers, complémentaires à celles du parcours officiel.

Rémi Groussin, jeune artiste toulousain, est l'invité du Pavillon Blanc, centre d'art de Colomiers, pour une exposition qui questionne les limites poreuses entre la fiction et la réalité. Les travaux qu'il présente sont récents, quasiment tous conçus pendant sa résidence chez Nekatoenea, à Hendaye.

Désert, une sorte de forêt de totems contemporains, convoque des atmosphères propres aux films de science-

Par [Stefania Meazza](#)

[Reviews](#)

Légende bandeau :

Le désert, 2014. Rémi Groussin, exposition Cuesta Verde au Pavillon Blanc. Installation mobile, structures en bois, systèmes électriques, néons. Dimension variable, coproduction Le Pavillon Blanc – Festival international d'art de Toulouse – Nekatoenea. Photo © Yann Gachet

Du même auteur

[Trois expositions associées au Festival de Toulouse](#)

[Anthony McCall, « Solid-Light Works »](#)

[Guillaume Pinard, Vandale](#)

[Stéphane Calais, Une grammaire](#)

fiction des années 1980. L'installation est composée de tasseaux de bois, tenus par des sacs de sable, sur lesquels sont appliqués des néons. L'ensemble est recouvert de film à bulles. La perception du visiteur est troublée par un effet d'optique et par la lumière spectrale projetée dans la salle. Dans *Si'alom*, film réalisé à partir de captations opérées par l'artiste pendant ses déplacements, des images étranges défilent, baignées d'une lumière crépusculaire artificielle, obtenue à l'aide du procédé cinématographique de la « nuit américaine »: un paysage de montagne depuis un télésiège, une ville américaine, un parc d'attractions, un dirigeable qui flotte dans le ciel... Le rythme est lent et méditatif, ce qui génère des visions troublantes.



Lost in Jin Ling, 2014. Rémi Groussin, exposition Cuesta Verde au Pavillon Blanc. Fresque sur plaque de contreplaqué et poulies ; dessin de brûlures au briquet. Dimension 300 x 150 cm. Co production Le Pavillon Blanc – Festival international d'art de Toulouse. Photo © Yann Gachet

Le dialogue constant avec les techniques et les atmosphères du cinéma est évident au fur et à mesure que l'on progresse parmi les pièces présentées qui, chacune à sa manière, intègrent le visiteur dans une narration personnelle : un ciel de carton étoilé en guise de toile de fond (*La guerre des étoiles*), une structure en pierre incrustée d'huîtres qui évoque une légende sur le château d'Abbadie (où Rémi Groussin a été invité pour sa récente résidence, *L'âge de Pierre I*), un personnage au semblant de bonhomme de neige qui attend sur un socle à roulettes (*L'âge de Pierre II*)...

Toute l'exposition peut faire penser à un studio de cinéma, où l'envers du décor est laissé visible, ainsi que les outils qui servent à fabriquer une fiction. Cette ambiguïté entre plateau de tournage et espace d'exposition est clairement énoncée par le titre de l'exposition, Cuesta Verde, nom du quartier où se déroule l'action du film *Poltergeist*, et en même temps lieu mythique de magie et de forces surnaturelles.

Point de fiction pour « Mères austères – Austerity mums », monographie de l'artiste belge Sven't Jolle au BBB centre d'art. Et si le mot austérité fait immédiatement ressurgir des souvenirs liés à la situation politique actuelle, c'est sa signification étymologique que l'artiste emploie dans ses sculptures. Les sept groupes sculpturaux, en résine ou plâtre teinté, empruntent le langage formel propre à l'art des années 1920, de Julio Gonzales à Christoph Voll en passant par le Bauhaus.



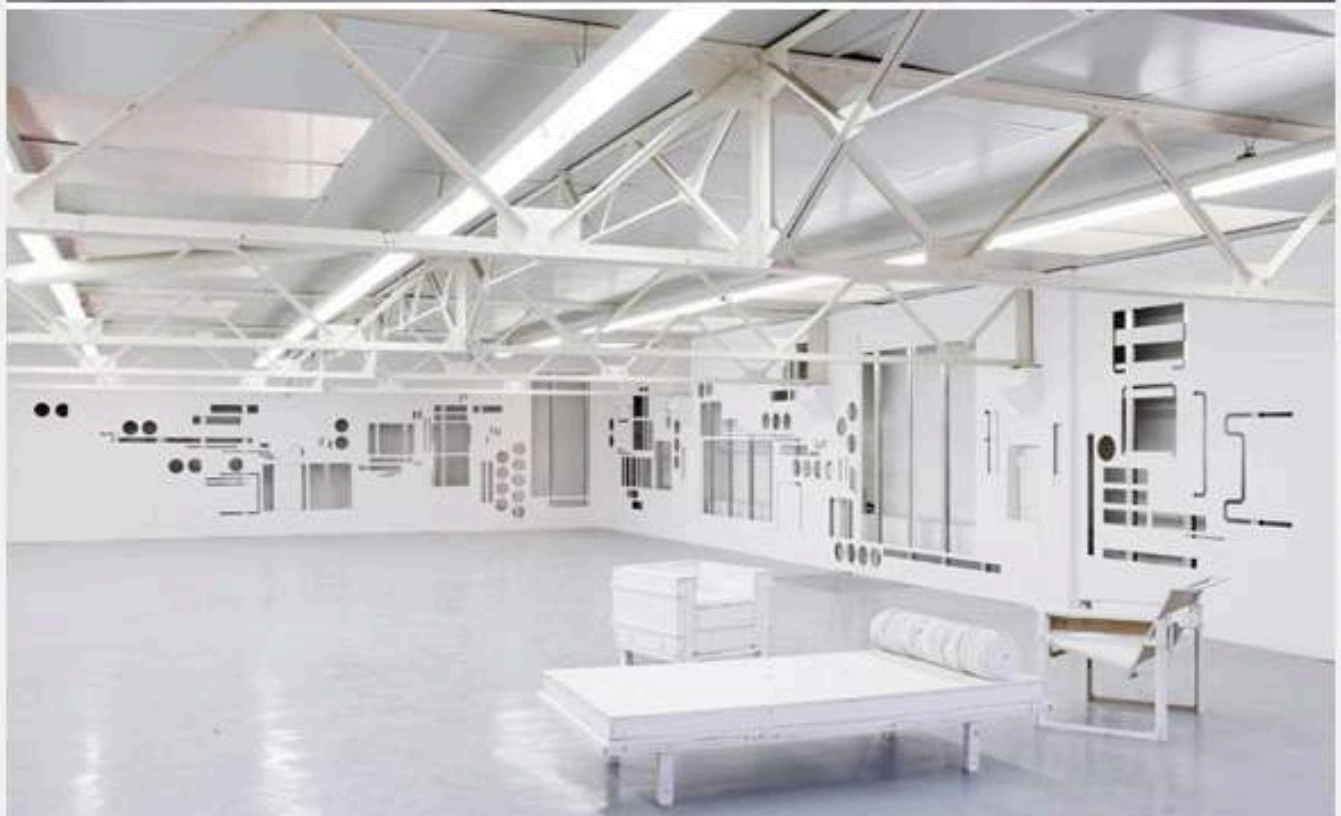


Sven't Jolle, « Mères austères – Austerity mums », vue d'exposition, crédit photo: Sven't Jolle

L'aspect sévère des sculptures est accentué par le choix de la thématique, classique, de la femme à l'enfant, que Sven't Jolle adopte toutefois en proposant une nouvelle forme. Il délaisse ainsi les sublimes religieuses pour épouser une vision poignante, mais sobre, de la maternité et de l'enfance : des femmes alourdies par le travail, émaciées par la fatigue, sont accompagnées d'enfants inexpressifs, qui partagent l'abattement et l'exténuation de leurs mères.

Ces sculptures trouvent leur contrepoint dans d'autres objets, qui trônent au milieu de l'espace d'exposition. En

plastique coloré (partageant toutefois avec les autres pièces le même aspect sableux, consommé par le temps et l'usure), ils nous renvoient directement à l'enfance et, notamment, à la vie quotidienne des enfants des sans papiers accueillis dans des centres pour immigrés. C'est ici que le cercle se referme : le style austère de ces figures, renvoyant à la fois au vocabulaire de la sculpture du passé et à la souffrance des personnages représentés, contient une force dénonciatrice par son allusion à l'actualité. Cela est mis en exergue par le titre, qui fait avant tout référence à un blog, tenu par l'épouse d'un cadre de la City londonienne, se plaignant de son train de vie fabuleux modéré par la crise économique de 2008. C'est à ce moment que l'artiste dévoile son sourire amer et sardonique. Avec un humanisme inconnu par tant d'artistes dits engagés, Sven't Jolle pointe, à travers ses œuvres, une situation sociale et politique qui rappelle fortement celle que les artistes cités ont vécu il y a 80 ans. Ainsi, c'est à la plus traditionnelle des missions de l'art, la dénonciation, que Sven't Jolle contribue avec ses œuvres intelligentes, subtiles et justes.



Sven't Jolie, *Meltdown*, 2009. Courtesy galerie Laurent Godin, Paris.



Sans précipitation

Incroyable. Il neige en hiver ! Pendant toute une semaine, début décembre, cette information capitale a tenu en haleine les journaux télévisés. Taille des flocons, épaisseur de la couche, vues aériennes, retards de trains et interview du routier qui a dû passer 48 heures sur une aire de stationnement, avec envoyés spéciaux sur les fronts de la météo : les chaînes généralistes ont rivalisé pour surfer sur la poudreuse, quitte à expédier le reste de l'actualité en descente rapide. On est prévenu : dès qu'il commence à neiger, le risque d'avalanche médiatique est au plus fort. Mais une avalanche peut en cacher une autre. Au même moment, la déferlante WikiLeaks charriait des milliers de documents confidentiels émanant de l'administration états-unienne. Internet accélère le débit, et la communauté internationale des gouvernants (dont les petits secrets diplomatiques s'étaient au grand jour) semble tout autant impuissante à stopper la fuite des sources qu'hier à décoller la marée noire jaillie de « Deepwater Horizon », la plateforme pétrolière qui avait explosé au large du Golfe du Mexique. L'information vit au rythme des précipitations atmosphériques, politiques... et recrache au fur et à mesure ce qu'elle dévore. A l'opposé de toutes ces logiques d'emballage (le trop plein mis sous vide), *Mouvement* est une revue

que nous aimons pouvoir faire sans précipitation. Certes, nos moyens économiques et humains ne nous permettent guère de céder au dilettantisme, l'information culturelle est abondante, et nous voudrions bien souvent ralentir le flot de nos messageries ! Avoir le bonheur de résister à la précipitation d'une information-spectacle, cela signifie, dans ce numéro, pouvoir prendre le temps de cheminer avec l'un des plus grands écrivains portugais, António Lobo Antunes, qui confie « écrire très lentement ». C'est aller à la rencontre de Meredith Monk, nourrie des philosophies orientales, qui dit avoir consacré deux ans de travail pour une minute de musique.

Avoir le bonheur de résister à l'information-spectacle

C'est exhumier un entretien resté inédit avec l'acteur Daniel Znyk, disparu depuis, qui évoque la méticulosité du travail des mois de Valère Novarina. C'est encore voyager au gré des œuvres d'Anthony McCall, précurseur de l'art de l'image en mouvement. Qu'il soit à lire, à écouter, à regarder, à ressentir, l'art invite parfois à se détacher des affaires courantes et à être *contemplatif*, dans le jeu d'un dialogue intime qu'aucune culture de masse ne saurait enrégimenter. Voilà qui peut

être *intimidant*, au sens où il serait plus risqué de se découvrir dans la vulnérabilité de son intelligence et de sa sensibilité, que de reconduire dans une simple occupation du temps les jours qui passent. Frédéric Mitterrand veut désormais « la culture pour chacun ». Que le ministère de la Culture se mette au défi de soutenir des démarches artistiques et des initiatives qui œuvrent véritablement au « partage du sensible », on ne saurait s'en plaindre. Il existe en effet un « art en actions », dont ce numéro rapporte plusieurs récits d'expériences, qui plonge patiemment ses racines au cœur de nos environnements. Ce travail d'information, qui inclut le repérage, le commentaire critique, l'analyse et qui s'étend par l'actualisation bi-mensuelle de notre site Internet, repose sur une économie fragile. Il va de soi que rien ne va de soi ! En attendant le jour où la neige ne tombera plus en hiver, où les ambassades communiqueront directement sur Internet leurs messages confidentiels, et où l'argent sera gratuit (toutes choses que l'on peut espérer sans précipitation), nous restons étroitement liés au bon vouloir de nos lecteurs. La nouvelle formule de *Mouvement*, depuis un an, est sanctionnée... par une augmentation sensible de nos ventes. Ce n'est pas le moment de relâcher l'effort ! Pour tenir le cap, développer notre politique éditoriale (notamment sur Internet, ainsi qu'avec des projets de conditions), votre soutien, vos abonnements, sont infiniment précieux. Vivement les éternes !

Jean-Marc Adolphe

MOUVEMENT

11 rue Desgarnes
75014 Paris
01 43 14 73 70
01 43 14 49 39
www.mouvement.net

Directeur de la publication
Jean-Marc Adolphe
jeanm.adolphe@mouvement.net

Administrateur développement
Jean-Luc Huet
01 43 14 73 71
jeanluc@mouvement.net

publicité/partenariats/conditions
de communication
Alex Gazzo 01 43 14 73 73
a.gazzo@mouvement.net

comité éditorial :
Jean-Marc Adolphe, Eve
Beauvallet, Marc-Mat Corbel,
Valérie Da Costa, Genevieve
David, Eric Demry, Sébastien
Donadeu, Gérard Mayen, Jean-
Louis Ferrer, Jérôme
Provencal, Olivier Sécardin,
Bruno Tackels, Sébastien
Thiers, Pascaline Vallée

rédaction 01 43 14 73 73
rédactrice en chef adjointe :
Pascaline Vallée
p.vallée@mouvement.net

secrétariat de rédaction :
Mathieu Recarte
et Pascaline Vallée

collaborateurs : Charlotte Imbaull,
Clara Julien-Guillet

direction artistique :
Sébastien Donadeu
(01 43 14 73 79)
s.donadeu@mouvement.net

rédacteurs graphistes :
Sébastien Donadeu,
Hombeline Tapinier

ont participé à ce numéro :
Martine Abaléa, le bar Floréal,
Catherine Bédarida, Guillaume
Belhomme, Julie Bordenave,

Laurent Catala, Jean-Marc
Chappolle, Anthony
Dominique, Doublebob, Line
Herbert-Arnaud, Bruno Heuzé,
Charlotte Imbaull, Thierry
Jousses, Fred Kuhn, Magali
Lesauvage, Cédric Lagandré,
Pierre-Yves Marcé, Aurélien
Perte, Miriam Rosen, David
Sanson, Clara Schumann,
Julith Soriano, Jérémie
Spriggias, Dominique Vernis.

service abonnements c/o **Abnengo**
005 34 56 35 60
mouvement@abnengo.fr
84, 114, 116 Route d'Argenteuil
31100 Toulouse
diffusion éditoriale : **D'Argy**
01 40 24 21 31, info@argy.com
service des ventes et relations : **R.E.**
presse (Eco-Normet) 01 42 46 02 20,
eric.gilgrosse.com
repression : **Capet**
diffusion : **M.P.**
commissaire paritaire 0610 4 78 261
1518 125 126 947, dépositaire à journaux

Mouvement est édité par les éditions du
Mouvement, SARL de presse au capital
de 4 200 €, RCS Paris B 403 008 362
© Mouvement, tous droits de
reproduction réservés. Printed in France.

artishoc

Mouvement est partenaire de la
plate-forme artishoc, www.artishoc.com
coordination : Laurent Dupont
01 71 19 38 14, laurent@artishoc.com

team network

Mouvement est membre de Team
Network (transdisciplinaires Européens
Art Magazines), www.team-network.eu

* Les+France

La revue Mouvement reçoit le soutien
de la Région Ile-de-France.



STI

SVEN 't jOLLE



BLUE COLLAR
2007-10
POLYESTER
50 x 115 x 200 CM



VERGRIJZING EN BLAUWE KIJELEN

Toen en nu kan men zeggen dat de dagelijkse zekerheid van de bourgeoisie de dagelijkse onzekerheid van de arbeidersklasse nodig heeft. – Allan Sekula

Then and now one can say that the daily certainty of the bourgeoisie needs the daily uncertainty of the working classes. – Allan Sekula

De tijd dat de kunst in termen van schoorvoetende evoluties en opeenvolgende stijlbreuken werd benaderd is voorgoed verleden tijd. De kunstenaars maken nu in onze quasi globale en geïnformatiseerde wereld zélf hun verhaal; in kunstscholen en via postgraduatoren worden zij klaargestoomd tot kleine ondernemers en maken zij bijgevolg werk dat perfect past binnen de lijntjes van de gulzige, door speculatie voortgedreven kunstmarkt. Kunst was nog niet eens zo lang geleden een zaak van beperkte aandacht; dat evolueerde met de tijd doordat het begrip 'status' zich meer en meer meester maakte over de gebruikswaarde van de kunst.

The times when art was approached in terms of gradual evolutions and successive breaks in style is now forever behind us. In our almost global and computerised world, artists make their own stories; academies and post-graduates groom them for a life as entrepreneurs, so that they consequently produce work which fits perfectly within the lines of a greedy and speculative art market. Not so long ago, art was a matter of limited attention; in time, however, this evolved since the term 'status' increasingly imposed itself in relation to the practical value of art.

Luk Lambrecht

Kanttekeningen bij de artistieke productie van Sven 't Jolle

Kunst werd inmiddels een glijmiddel voor verantwoord ondernemen, bankieren en burgerschap; een trend die nu aan een punt van verzadiging toe is met de financiële crisis, de rationalisering bij bedrijven en inperkingen van sponsoring. Het beleid van de grote musea en kunstinstellingen wordt in het zog van de crisis meer en meer gestroomlijnd zoals dat van een grootwarenhuis.

Meanwhile, art had become a lubricant for responsible enterprise, banking and citizenship; a trend which has now reached the point of saturation due to the financial crisis, the rationalisation of businesses and the restrictions of sponsorship. In the wake of this crisis, the policy of major museums and art institutions has become increasingly streamlined, as though they were now all department stores.

Een kunstwerk krijgt niet meer de tijd te rijzen zoals een brood; de kunstenaar wordt verplicht naar analogie met de commercie zijn 'producten' heel snel aan te passen aan de eisen van de kunstmarkt, die drijft op omzet via product vernieuwing. Om die reden wordt de vervaldatum die op kunstwerken ligt wel heel kort. De vergrijzing van het kunstwerk is een feit; het kunstwerk is niet meer op de eerste plaats de speelbal van de 'corrigerende' tijd en van de kritiek die van op afstand en met kennis van zaken

A work of art no longer has the time to rise like bread. In analogy to the world of trade, the artist is forced to quickly adapt his 'products' to the demands of the art market, which is based on creating revenue through product innovation. That is why the expiry date of a work of art is so very short. The ageing of works of art has become a fact. They are no longer subject, in the first place, to the 'corrective' passage of time or to fully informed criticism pronounced at a distance. No, they have now become the object of speculative strategies, such as occur on the top

AGEING AND BLUE OVERALLS



Remarks on
the artistic production
of Sven 't Jolle

HENRY MOORE
 ΚΟΝΙΝΓ ΕΠ ΚΟΝΙΝΓΙΝ
 / ΚΙΝΓ ΑΝΔ ΟΥΕΕ Π
 1952-53



esthetisch genot, waarbij de groene, idyllische context de flanerende en cultuurzoekende mens de wereld en diens zorgen maximaal doet vergeten. Weinig sculpturen hebben nog een directe, herkenbare en/of symbolische verhouding met de (economische), of realiteit; met de verdiensten en de cultuur van de werkende bevolking. Nochtans vormt zij een meerderheid die de materiële meerwaarde genereert waarmee speculanten de staat onder financiële druk zetten. Dat kan anno 2010 zonder slag of stoot; reactie en krachtig protest blijven uit door de angst voor verlies van zekerheid en inkomen. De crisis wordt afgewenteld op de 'kleine' werkende man die met een 'wit' loonzakje hoedanook het gelag en de rekening blijft betalen voor de immorele hebzucht van enkelen.



UNTITLED
 2010

oordelen uitspreekt, maar het voorwerp van speculatieve strategieën, net zoals dat bij de traders gebeurt op de hoogste verdiepingen van Amerikaanse wolkenkrabbers. De artistiek-ambachtelijke representatie van memorabele feiten in steen of brons noemen we een monument; een monument valt te beschouwen als een gestolde flashback, een moment waarin een gebeurtenis van belang plots een teken van collectief belang wordt. Het monument blijft een betekenisrijke rol spelen zolang de context en het feit zelf niets aan relevantie inboeten. Monumenten worden al snel 'zonevreemde' en vergeten tekens die paradoxaal genoeg in het domein van de autonomie verzeilen. Op de duur weet men niet meer waarvoor een beeld inhoudelijk staat.

Monumenten zijn te beschouwen als komma's in de tijd en geven veelal 'een sokkel' aan personen met macht. Het kan allemaal snel verkeren, zoals na de val van het communisme toen tal van stand- en boegbeelden van het regime verslept werden naar parken om vervolgens geëxposeerd te worden als curiosa zonder meer. In een omheind, veilig en groen sculpturenpark zoals Middelheim worden beelden ontdaan van deze connotaties met de buitenwereld en worden ze in de meeste gevallen een naar zichzelf verwijzende wereld – *l'art pour l'art*. Op de bekende uitzondering van sociaal-realist Constantin Meunier na blijft het 'hemelse' Antwerpse park een lustoord voor puur

Sven 't Jolle is een van de weinige kunstenaars in ons land die durft te werken vanuit een scherp antikapitalistisch standpunt. Hij maakt figuratieve kunst waarin een harde analyse doorklinkt over de wanverhouding tussen kapitaal versus arbeid, die de ongelijkheden genereert die de grenzen markeren tussen arm en rijk. Ouderdom, het onderwerp voor het werk dat Sven 't Jolle initieel in gedachten had voor *Nieuwe Monumenten*, is een ander thema dat te lijden heeft onder een gebrek aan politieke aandacht; de zorg voor de demografisch ouder en grijzer wordende bevolking veroorzaakt nauwelijks een openbaar debat. Het werk in kwestie was dan ook een provocatief beeld van een grijsaard die met opgeheven arm en gebalde vuist in een rolstoel zit. Door zijn zittende houding doet het denken aan de sculptuur *Koning en koningin* van Henry Moore, een beeld dat gereserveerde macht, status en stijl uitdrukt in Middelheim. Een beeld met gebalde vuist wordt 'anders en gekleurd' gezien en geïnterpreteerd; door de suggestieve vorm, waarvan nochtans een zelfde plastische kracht uitgaat als van de maatschappelijk bevestigende beeldtaal van Henry Moore, wordt het op slag gelezen als een politieke sculptuur

Het (nog) niet gerealiseerde beeld refereert op ont-nuchterende wijze naar de snel verouderde en dus snel verdwijnende 'nieuwe' werken in de kunst. Het permanente zoeken naar 'het nieuwe' is een afgeleide van een gemanipuleerd verlangen dat sterk is gelieerd aan de ons

floors of American skyscrapers.

The artistically crafted representations of memorable events in stone or bronze are called monuments; a monument can be interpreted as a solidified flashback, a moment in which an important event suddenly turns into a symbol of collective importance. The monument maintains a significant role as long as the context and the actual fact maintain their importance within the further course of time. Monuments quickly become 'alien' and forgotten signs which, paradoxically, end up within the domain of autonomy. After a while, one can no longer tell what a monument actually stands for.

Monuments are to be regarded as commas in time, which often provide a 'pedestal' for people with power. Things can happen very fast, as after the fall of communism when many statues and figureheads owned by the regime were

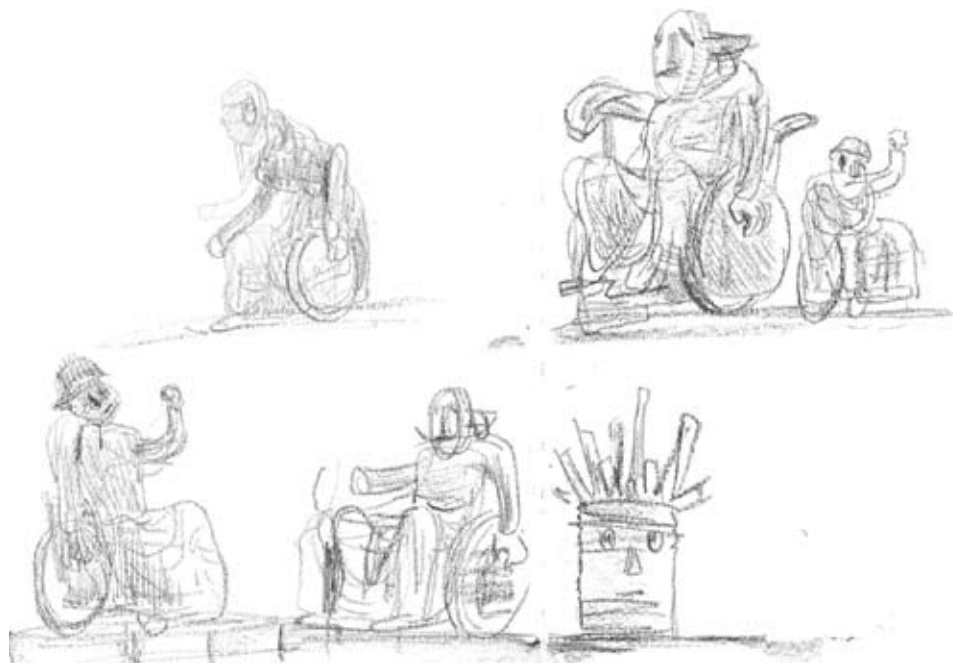
dragged off to public parks in order to be exhibited as mere curiosities. In an enclosed, secure and green area such as the Middelheim Museum, the sculptures are stripped from their connotations with the outside world and mostly create a world that is entirely self-referential – *l'art pour l'art*. Apart from the notable exception of the social-realist Constantin Meunier, this park in Antwerp remains a paradise of pure aesthetical pleasure, in which the green, idyllic context makes the strolling and culture-seeking visitor forget about the world. Few sculptures still express a direct, recognisable and/or symbolic relationship with (economic) reality; with the merits and culture of the working class population. The latter, however, forms the majority that generates the added material value with which speculators today have placed the state under financial pressure. This kind of thing can easily be done in the year 2010; there is no reaction or protest because of the fear of losing one's income or sense of security. The crisis is shifted towards the 'average' working man, who keeps on having to use his 'white' pay check to pay the piper for the immoral greed of a few individuals.

Sven 't Jolle is one of the few artists in this country who dares to take a sharply anti-capitalist position. He creates figurative art which depicts a harsh analysis of the disproportionate relations between capital and labour, which generate the inequalities marking the borders between rich and poor. Age, the subject that Sven 't Jolle initially had in mind for *New Monuments*, is another theme suffering from a lack of political attention; the care for a demographically ageing population hardly creates a public debate at all. The work in question is a provocative image of an old man in a wheel chair, who raises his arm and clenches his fist. Its seated position recalls Henry Moore's sculpture *King and Queen*, a statue that expresses reserved power, status and style and which belongs to the permanent collection of the Middelheim Museum. A statue with a clenched fist is regarded and interpreted in a different and coloured way; it is immediately read as a political sculpture because of its suggestive form, which nevertheless expresses the same kind of plastic force as Henry Moore's iconography of social confirmation.

LANG LEVE DE VERGRIJZING

SCHETSBOEKFRAGMENT / SKETCHBOOK FRAGMENT

2 010





LIGGENDE KISTEN
(LUNCHTIME TEGEN DE VERHOOGING
VAN DE VITBUITINGSGRAD)
2008-10
БЕТОП / CONCRETE, ALUMINIUM
70 x 137 x 90 CM





opgedrongen consumptiedrift. Het is ongezien dat een kunstenaar dit soort deviant beeld in een sculpturenpark plaatst; we worden in onze 'vrije' tijd liever niet opgezadeld met de confronterende, in kunst gemodelleerde realiteit van fysieke slijtage en sleet die veroorzaakt wordt door een productiesysteem met handig georganiseerde productieketens, die vroeg of laat de gezondheid en het welzijn van de werkende klasse teisteren.

Sven 't Jolle weet in zijn inmiddels brede artistieke carrière de verzwegen en reële problematiek van het statuut van de arbeider als geen ander te visualiseren in tekeningen, installaties en beelden. Of het nu gaat om de sluiting van Renault in Vilvoorde of de nakende verhuus van Opel uit Antwerpen, de analyse van Sven 't Jolle vertaalt zich in beelden die spreken vanuit het standpunt van de arbeidersklasse.

Van de twee werken die de tentoonstelling wél gehaald hebben, is *Blue Collar* een nogal dubbelzinnig beeld. Op het eerste gezicht bestaat het uit een verzameling blauwe brokstukken in het groene gras. Het beeld verwijst naar een leeg blauw werkpak dat er vergeten en verloren bij ligt. Wederom komt het begrip 'monument' op de kritische helling te staan; nauwelijks worden beelden gemaakt die de arbeid memoreren. De meeste monumenten zijn versteen-de herinneringen aan belangrijke 'nationale' gebeurtenissen of aan moedige veldheren, wetenschappers of kunstenaars. Hier ligt de 'blauwe kiel' in het gras als een uitvergrote, uitgespuwde kauwgom, vergelijkbaar met de arbeiders die vandaag in de globale economie worden beschouwd als gewillige wegwerpproducten. Het is een beeld dat dicht op de kunstkritische en haast symbolische huid zit van het werk van de Amerikaan John Chamberlain, die naar junk-art neigende sculpturen assembleerde op basis van ingedeukt schroot van auto's. Bovendien staat het vlakke, horizontale beeld *Blue Collar* in contrast met de meeste verticale, heroïsche beelden in het park.

Een ander ander, al even kritisch werk is *Liggende kisten* (*lunchtime tegen de verboging van de uitbuitingsgraad*), dat voor de expo in Middelheim werd afgegoten in licht gepigmenteerd beton en onder een boom uitnodigt voor

RECLINING CRATES
(CUPS AGAINST EXPLOITATION)
2008



een gezellige picknick *sur l'herbe*. De sculptuur refereert aan kratten voor kunsttransport – die samengevoegd doen denken aan een liggende figuur – en drukt de flaneur opnieuw met de neus op de ongelijke maatschappelijke verhoudingen in de wereld. Het beeld waarop een thermosfles, een kop en een beker rusten kan tevens dienst doen als een zitbank. Sven 't Jolle zegt daarover: 'Het is een beeld als een daad van verzet, met name: rustig de tijd nemen om boterhammen te eten. Voor de manager of de patroon zijn dat immers dode momenten'. In de context van een beeldenpark is dit helemaal geen dood moment, maar integendeel een plek voor een moment als de schafttijd, waar ook kan worden nagedacht over hoe de economie en meer bepaald het productieproces functioneren als een goed geoliede organisatie in dienst van de jaarlijkse vergaderingen van aandeelhouders.

Dit brengt ons tot slot op een citaat van Henri Lefebvre: 'Misschien is de meest bijzondere eigenschap van de kunst dat ze erin slaagt 'momenten' te creëren tijdens dewelke we even stilstaan bij onze dagelijkse ruimte, en ons er mogelijk voor te engageren.'

De artistieke productie van Sven 't Jolle nodigt ons hiertoe uit.



ZEG 'NS OPEL
SCHETSBOEKFRAGMENT / SKETCHBOOKFRAGMENT
2010

The (yet) unrealised sculpture is an eye-opening reference to the rapidly ageing and rapidly disappearing 'new' works in the world of art. The constant search for 'novelty' derives from a manipulated desire which is strongly connected to the imposed urge to consume. It is unprecedented that an artist places such a deviant image in a sculpture park; in our 'free' time we would rather not be confronted with the artistically modelled reality of physical wear and tear, caused by a system of production with practically organised and well-timed chains of production, that will sooner or later afflict the health and well-being of the working class.

In his broad artistic career, Sven 't Jolle has learnt as no other artist to visualise the concealed and real problems of the worker in drawings, installations and sculptures.

Whether it's the closure of Renault in Vilvoorde or the impending removal of Opel from Antwerp, Sven 't Jolle's analysis always follows the direction of images speaking from a working class position.

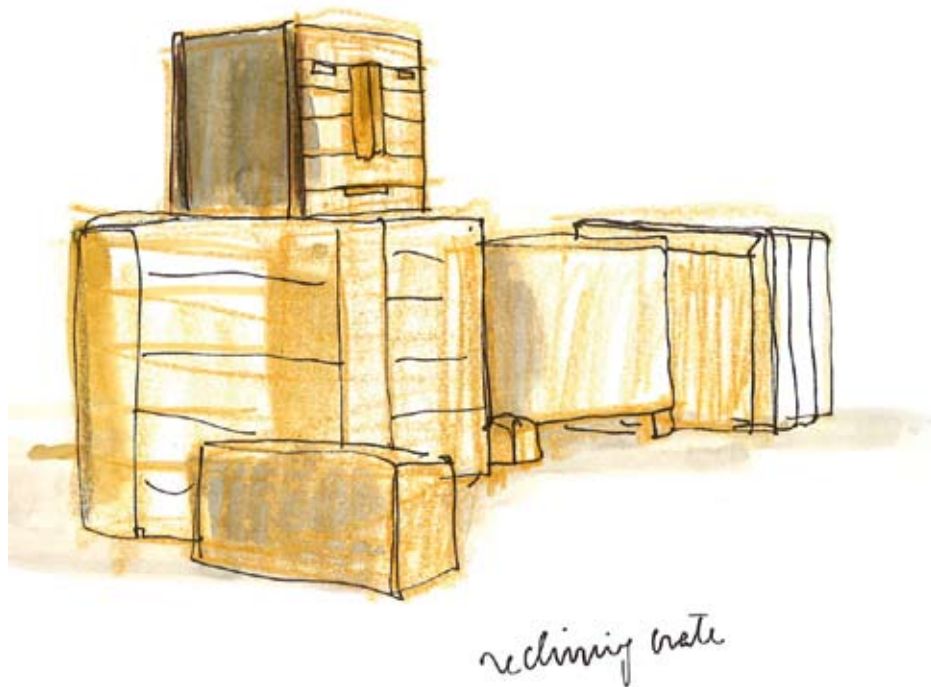
Of the two works that are on display, *Blue Collar* is quite an ambiguous figure, which at first glance resembles a collection of blue pieces of rubble lying in the grass. The sculpture refers to a pair of empty blue work overalls, looking lost and forgotten. Once again the concept of 'monument' is placed under critical review; statues that commemorate labour are hardly produced. Most monuments are petrified recollections of either important 'national' events or brave generals, scientists or artists. And yet here is a pair of blue overalls, lying in the grass as a super-sized, spat-out piece of chewing gum – similar to the workers

in today's global economy who are considered as submissive, disposable products. On the level of art criticism and symbolism, this sculpture is very close to the work of the American artist John Chamberlain who assembled sculptures, tending towards junk-art, from the dented scrap metal of cars. Moreover, the flat, horizontal figure of *Blue Collar* contrasts with the vast majority of vertical, heroic statues in the park.

Another work in the same critical spirit is *Liggende kisten* (*lunchtime tegen de verhoging van de uitbuitingsgraad*) (Reclining crates (lunchtime against the increase of the level of exploitation)), that was cast for the Middelheim exhibition in lightly pigmented concrete. Placed under a tree, it invites us for a pleasant pick nick *sur l'herbe*. The sculpture itself refers to crates used for transporting works of art – placed together they recall a reclining figure – and once again confront the strolling viewer with the unequal social relations in the world. Since there is a thermos flask, a mug and a goblet placed on top of it, the sculpture can also serve as a bench. Sven 't Jolle has the following thing to say: 'It's a sculpture as a form of resistance, namely by gently taking your time to eat your sandwiches. For a manager or a boss this is, after all, a dead moment.' In the context of a sculpture park, however, it does not constitute a dead moment at all, but rather provides an ideal spot for a lunch break, where one can also consider how the economy and, more specifically, the process of production acts as a well-oiled organisation serving the annual meeting of shareholders.

This finally leads us to a quote by Henri Lefebvre: 'Perhaps the most remarkable feature of art is that it succeeds in creating 'moments' during which we stop to consider our daily surroundings, and to possibly commit ourselves to them.'


The artistic production of Sven 't Jolle invites us to do just that.



reclining crate

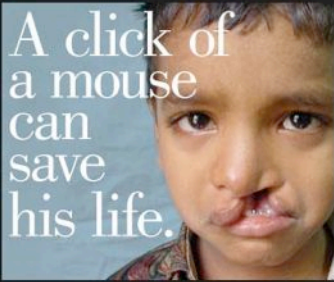
The New York Times **Art & Design** MORE SLIDE SHOWS ▾

New York's Art Fairs 2 of 11 ◀ ▶



A sculpture representing Scrooge McDuck, Donald's mega-rich uncle, covered in tar and sprinkled with white feathers by Sven'tolle Sven'tolle at the Armory Show.
Photo: Christian Hansen for The New York Times

RELATED
• Article: Ahoy From Nudes, a Pirate and Scrooge McDuck



A click of a mouse can save his life.

[SIGN IN TO RECOMMEND](#) | [TWITTER](#) | [SIGN IN TO E-MAIL](#) | [SHARE](#)

[Home](#) | [Art & Design](#) | [Log In](#) | [Register Now](#)
Copyright 2010 The New York Times Company | [Privacy Policy](#) | [Contact Us](#) | [Help](#) | [Work for Us](#) | [Site Map](#)



Armory Show Roger Brown's "Rising Above It All," at the fair at Piers 92 and 94.

Ahoy From Nudes, a Pirate and Scrooge McDuck

He stands proud and tall, the pirate. With a parrot on each shoulder and a barrel of rum at his side, he braves a fresh breeze that lifts his coattails and his long beard. Although he has two mirror-bright eye patches, he seems to survey an imaginary horizon. Despite his two wooden legs and hooks for both hands, he seems undaunted, ready for more high seas adventure. Too bad this larger-than-life, cast-and-polished-aluminum figure created by Peter Coffin is marooned in one of about 300 white-walled cubicles (Emmanuel Perrotin's) at the Armory Show, because it would have made a fine allegorical welcome at the entrance. Many would mistake it for a work by the *bête noire* of populists, Jeff Koons, but so much the better. What a

MORE ART ON PARADE
Holland Cotter's review of the Independent art fair, in Chelsea, Page 30, and Karen Rosenberg's review of the Art Show at the Park Avenue Armory, Page 24.
great symbol for capitalist persistence in the face of economic adversity, a beacon of hope and inspiration to all those who participate in this annual orgy of art and commerce.
Or perhaps you are of a less forgiving nature? Maybe you'd prefer the sculpture representing Scrooge McDuck, Donald's mega-rich uncle, covered in tar and sprinkled with white feathers, a thwarted T-beam? Moved to the front of the show from Laurent Godin's

booth, this comical piece by Sven 't Jolle might be appreciated by visitors eager for revenge on our captains of finance.
But don't be misled. There is not a lot of socio-politically provocative art to be found in this vast maze of art shops — not of the blunt, direct kind, anyway. There are, however, many works in the bite-the-hand-that-feeds department. One that articulates the issues in no uncertain terms is a neon sign mimicking Bruce Nauman's famous piece announcing in spiraling letters, "The true artist helps the world by revealing mystic truths." Bert Rodriguez's version, at Fredric Snitzer, tells us that "The true artist makes useless" stuff — Mr. Rodriguez uses a stronger word — "for rich people to buy." Another sculpture, by Paul Jack-

Continued on Page 24

Ahoy From Nudes, a Pirate and Scrooge McDuck

From Weekend Page 21
son, represents a dog lifting its leg in satiny cast aluminum (at Hauser & Wirth). The idea is that when a collector buys it and installs it in his home, the dog will, by means of attached plumbing, spray red paint on the proud new owner's wall. This calls to mind that chestnut of modernist lore, Jackson Pollock drunkenly urinating in his patron Peggy Guggenheim's fireplace. The moral of the story being: artists are wild, and collectors are tame, but not above vicariously enjoying the wildness of artists.

Biennial, Ms. Meckseper's video of soldiers in army vehicles racing across a desert to the sound of pounding music alternating with views of a suburban mall, has considerable urgency. Here, her faux-department-store display of patriotic ties, art magazines and aviator sunglasses on wire racks next to a one-armed mannequin in a T-shirt with the legend, "If you love your freedom thank a vet" and other obvious symbols of the military-industrial complex falls flat.
A more compelling and more subtly political installation is Adam McEwen's

A commercial fair that pokes fun at commercialism.

The greater portion of art at the fair, at Piers 92 and 94 at 12th Avenue, in Clinton, explores new permutations of well-established genres, which can make for entertaining spectacle. Who will not be charmed by Olafur Eliasson's "Rhomboid Kaleidoscope" (at Tanya Bonakdar), a throwback to the '60s, when many thought new technologies could unleash trippy states of consciousness? It consists of a yellow hoop on a pole holding a crystalline form made of mirrors, with a complex, jewel-like interior of luminous, colored facets.
In another vein, at Leo Koenig,

at Nicole Klagsbrun. In colors of bright yellow and snowy white, he has assembled a theatrical situation that includes a (yellow and white) Nazi flag painting, enlarged German-language stickers protesting nuclear power, a self-portrait as a Benedictine priest and an enlarged fake obituary for Caster Semenya, the track star whose political femaleness has been doubted. What it means is open to interpretation, but the whole thing positively glows.

Predictable, supposedly subversive play with the semiotics of Modernist art and popular culture is so ubiquitous, and ultimately so exhausting, that you might almost wish for a revival of pure, formalist abstraction. Gary Snyder, on Pier 92, where the more conservative dealers are ensconced, has a fine display of '60s-style abstractions by Thomas Downing, Nicholas Krushenick, Howard Mehring and Sven Lukin. They are curiously refreshing.

Or you might like a return to old-fashioned, representational painting. Galeria d'Arte Maggiore has a beautiful show of paintings and etchings by Giorgio Morandi, and, at Knoedler, there's a lovely suite of small, deceptively modest paintings of plucky knots showing through the paint of rustic window frames by Catherine Murphy.

One spectacular piece of realist painting is a full-length portrait of a nude woman by Deborah Poynton, at Stevenson. On a canvas nearly 10 feet tall and in a style reminiscent of Stanley Spencer and Lucian Freud, Ms. Poynton has painted her subject with loving attention to every stretch mark and sagging piece of flesh. The woman has a worried expression on her beautiful face, as if she were agonizing over modern culture's loss of soul.

Where's the salvation? Maybe an answer can be found in a painting by the Chicago Imagist Roger Brown at D C Moore. In a sweet, cartoon style, it offers a view straight upward, with high-rise buildings — little people in the windows — converging from all four sides toward a central, glowing sky. A kind of mandala, it expresses a yearning for wholeness



PHOTOGRAPHS BY CHRISTIAN HANSEN FOR THE NEW YORK TIMES

A pirate by Peter Coffin, top, at Emmanuel Perrotin's booth, and, above, Tony Matelli's "Sleepwalker," at Leo Koenig, reminiscent of Duane Hanson's sculpture. Other works refer to war, pop culture and the trippy side of the '60s.



A tarred-and-feathered Scrooge McDuck, Donald's mega-rich uncle, by Sven 't Jolle, at Laurent Godin.

there's Tony Matelli's "Sleepwalker," a life-size, sensuously realistic, painted bronze sculpture of a voluptuous, wild-haired woman somnambulating in her underpants. Reminiscent of Duane Hanson's super-realist sculpture, it is the embodiment of erotic arousal untamed by ego-consciousness, a state dreamed of constantly in popular magazines and pornography.

In this environment of rampant commercialism, it is hard to take seriously an installation by Josephine Meckseper, at Elizabeth Dee. In this year's Whitney

and spiritual consummation that the Armory Show as a whole will never deliver.
We keep searching, though, and the truly intrepid art lover may continue the quest by visiting several other art fairs also happening in Manhattan over the weekend, including — in addition to the

Art Show and the Independent art fair, reviewed elsewhere in these pages — Pulse, at 330 West Street, at West Houston Street, South Village (pulse-art.com); Scope New York at Damppsch Park, in Lincoln Center (scope-art.com); the Fountain Art Fair on Pier 66 at 28th

Street and the West Side Highway, Chelsea (fountainexhibit.com); Red Dot New York at 500 West 38th Street (reddotfair.com); Verge at the Dylan Hotel, 52 East 41st Street (vergeartfair.com); and Volta at 7 West 34th Street (voltashow.com).

The Armory Show runs through Sunday at Piers 92 and 94, at 12th Avenue and 55th Street, Clinton; www.thearmoryshow.com.

À la santé de Bruxelles!

Toujours aussi conviviale, la foire d'art contemporain Art Brussels a souffert des désordres occasionnés par l'éruption du volcan islandais, mais beaucoup moins qu'on ne pouvait le craindre.

«Tout s'est ligué contre nous cette année», déplore Karen Renders, directrice d'Art Brussels depuis treize ans. Entre le nuage qui a bloqué les aéroports pendant tout le début de la foire, un temps splendide au cours du week-end, poussant les Bruxellois à prendre le vert, et l'agitation politique locale qui a abouti à la chute du gouvernement le jour de la fermeture, la dernière édition d'Art Brussels a en effet cumulé les malchances. «Heureusement, l'impact de ces handicaps combinés a été limité, souligne-t-elle. Seuls sept exposants parmi les 171 prévus, principalement de jeunes galeristes new-yorkais, ont dû renoncer à leur participation.» Un groupe de 35 collectionneurs américains est resté en rade. Mais une partie de VIP bloqués dans les aéroports ont été remplacés d'urgence par d'autres. S'ils ont fait moins de découvertes que d'habitude, tous ont salué le très haut niveau de la foire, marquée par la venue ou le retour d'une quinzaine de grandes galeries internationales, comme la Lisson Gallery ou Victoria Miro de Londres, laquelle n'avait pas exposé à Art Brussels depuis des lustres. La star londonienne Maureen Paley, nouvelle venue, se déclarait sidérée par la qualité des visiteurs: «Cela faisait douze ans que la foire me demandait de venir. Cette fois, il m'avait semblé que c'était le bon moment.» Elle n'avait pas tort. Elle a vendu tous les artistes qu'elle exposait, dont Kaye Donachie, Liam Gillick, Paul P, Wolfgang Tillmans, Rebecca Warren et James Welling. Comme elle, et malgré l'absence quasi totale d'Américains, la majorité de la grosse artillerie anglo-saxonne mais aussi belge et française a bien travaillé. Les Parisiens Georges-Philippe & Nathalie Vallois ont vendu 24 000 € pièce les trois grands dessins de la récente série des «Soupes» de Gilles Barbier. Parti aussi, à 25 000 €, le dernier exemplaire de la photo d'Alain Bublex reproduite en couverture du numéro 306 de BAM, où la tour Eiffel vue de Beaubourg voisine avec le mont Fuji. «Nous aurions pu le vendre trente fois», assure Georges-Philippe Vallois. Cette année, et contrairement à la tradition selon laquelle on se presse à Art Brussels pour dénicher de jeunes talents encore accessibles, les transactions à plus de 100 000 ou 200 000 euros ou dollars ont été plus nombreuses que jamais. On signale ainsi la vente de plusieurs sculptures d'Anish Kapoor, de Subodh Gupta, de Yayoi Kusama mais aussi des peintures de ces deux derniers artistes. Certaines grandes galeries faisaient la grimace, mais à voir les fonds de tiroir qu'elles avaient apportés, il n'est pas surprenant que les amateurs éclairés et exigeants que sont les Belges et d'une manière générale les visiteurs d'Art Brussels ne s'y soient pas attardés. Parmi les jeunes galeries ou celles qui présentaient des artistes moins établis, l'atmosphère était très contrastée. Beaucoup se sont plaintes de la mollesse de l'activité. D'autres pourtant ont fait une excellente foire. La galerie parisienne Chez Valentin a vendu tous ses Laurent Grasso, dessins, huiles ou installation (entre 6 000 et 27 000 €). En pointant la spectaculaire sculpture en forme de verre renversé du Belge Sven 'T Jolle [ill. ci-contre] – l'une de ses meilleures ventes – le Parisien Laurent Godin remarquait que, selon les habitudes festives de la foire, «on trinque toujours à Art Brussels, mais à dose plus modérée».

Isabelle de Wavrin



SVEN 'T JOLLE
Détournement / À la santé
 2009, résine époxy, 16 x 80 x 80 cm.
 Pièce unique, vendue 12 000 € par
 la galerie Laurent Godin, Paris

COLLECTING

Art Market | Auctions | Fairs

TEFAF

The mighty Maastricht fair returns with a brand new section **Pages 2-3**



Wirth talking to

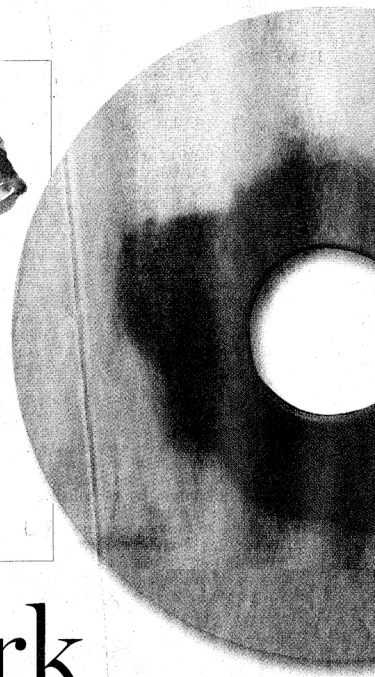
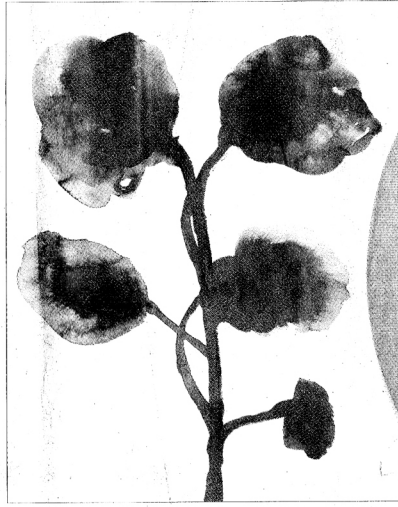
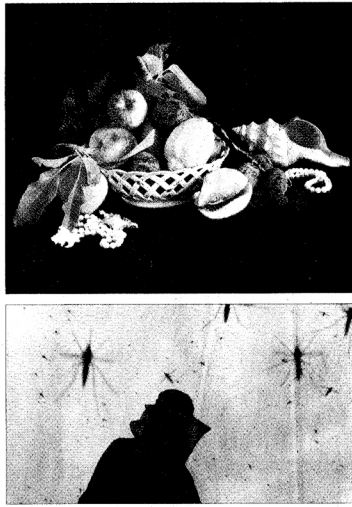
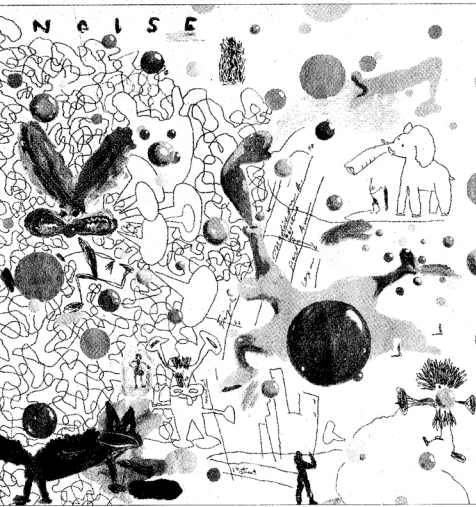
Hauser & Wirth is expanding into a new gallery . . . again **Page 8**

Smoking hot

The former Stuyvesant collection goes under the hammer **Page 2**



WEEKEND | Saturday February 27 / Sunday February 28 2010



Spring in New York

The city leaves recession behind with a frenzy of art fairs and the inaugural New York Gallery Week. *By Gareth Harris*

New York never takes things lying down. Although its art market arguably took a bigger hit than other centres worldwide during the downturn – according to oneartworld.com, 34 galleries have closed down in the past 18 months – Manhattan's art scene moves back to centre-stage with a special round of art fairs in early March and a new initiative, New York Gallery Week, from May 7-10.

At the forefront of the art fair frenzy is the 12th Armory Show (March 4-7) in Manhattan's West Side with 209 dealers in its "primary market" contemporary section and 80 galleries in its modern art category. This year's fair is up from a total of 229 stands in 2009, as the Armory organisers have valiantly opted to expand in the post-crash period by taking on more than 60 first-time participants, among them Damien Hirst's Other Criteria space and 22 Berlin dealers for a new "Focus" section.

At least 50 dealers have reportedly dropped out since 2009's event but "a lot of the major galleries are returning", says Giovanni Garcia-Fenech of the Armory. These include local gallerist David Zwirner, who is showing 100 previously unseen Polaroids by Philip Lorca diCorcia at \$5,000 apiece; London's Lisson Gallery will offer works by Daniel Buren, Rodney Graham, Jonathan Monk and Anish Kapoor in the \$10,000-€500,000 range while Yvon Lambert of Paris will show Ian Wallace's 2009 "WTC diptych (Steel Rises)" (\$125,000), and the digital c-print "Rowing, Volcano Saga, Performing Garage, NY" (1985) by Joan Jonas (\$10,000).

Some of last year's Armory big-hitters such as Tanya Bonakdar and Marianne Boesky have migrated to the concurrent 22nd 70-dealer ADAA (Art Dealers Association of America) Art Show at the Park Avenue Armory (March 3-7) whose admission fees will benefit the Henry Street Settlement, a non-profit social services organisation. "The ADAA is a very



Goods Works on sale at the Armory Show and the ADAA Fair: (top, from left) Aki Kuroda's 'Central Park II'; Shirana Shahbazi's 'Still life above Ariane Michel's 'The Camp'; Louise Bourgeois' 'Les Fleurs'; Blair Thurman's 'Choke (All Day Sucker)'; (above) 'Flower Pot' by Roman Signer, (below) Sven 't Jolle's '(Casse-toi alors) Pauvre Canard'

different beast, more blue-chip, which complements the Armory. It makes sense to run them together," said art adviser Todd Levin, director of Levin Art Group.

"We are bringing to the ADAA Art Show significant works by Ghada Amer, Louise Bourgeois, Jenny Holzer and a painting by Joan Mitchell, 'Untitled (1958)', priced at \$3.5m, which will be the centrepiece of the stand," said Adam Sheffer, a partner in Cheim & Read – which has also switched from the West Side piers to Park Avenue. Chelsea gallerist Friedrick Petzel is taking a slice of both cakes, offering paintings by Charline von Heyl at ADAA and works by Sean Landers at the Armory show, with prices for both artists ranging from \$60,000 to \$250,000.

But if the ADAA and Armory are the two suns in the New York art universe, are the nine satellite fairs clustered around them anything more than subsidiary planets? Merchandise Mart, a Chicago-based conglomerate, not only owns the Armory but also Volta (March 4-7), which launched at its midtown venue in 2008. Eighty-four galleries with single-artist stands, up 11 from last year, will pay stand fees of \$52-\$56 per square foot. "About 25 per cent of our galleries from our last two years were taken to the Armory this year," notes Volta executive director Amanda Coulson.

Independent, a satellite event to be held at the former Dia Centre in Chelsea (March 4-7) is setting the most tongues wagging. "Each space is conceived and designed specifically for the needs of the artworks," said a spokeswoman. "The participants have entered into a consortium rather than a transactional arrangement with a governing party . . . no one is actually making money," she added. More

than 30 dealers such as Maureen Paley of London and Johann König of Berlin will share costs.

Such innovation and activity surely signals a new start for New York following a period of retrenchment. The record-breaking \$65m Giacometti sale at Sotheby's in London earlier this month may well have signalled an upswing in the market, but most Manhattan dealers aren't banking on a major improvement any time soon. It's not quite the apocalypse predicted last spring but, as one art world insider observed, "most mid-tier galleries are managing – just." Private views and catalogues have subsequently been jettisoned by some

Two suns in the New York art universe: are the nine satellite fairs clustered around them more than subsidiary planets?

galleries but framing studio Chelsea Frames says business has picked up since last November.

Jeanne Greenberg Rohatyn, founder of Salon 94 gallery which operates two spaces on 94th Street and on the Lower East Side, comments: "Sales this month [February] are consistent, but the amounts paid are lower. We are very happy with our downtown Bowery audience, although the majority of our larger sales are made uptown."

Meanwhile, works sold in the past few months at Edward Tyler Nahem Gallery range in price from \$80,000 to \$2.4m. "I think the anxiety over the unpredictable future has evaporated somewhat," says Nahem. Significantly, Cheim & Read's Sheffer emphasises: "The New York gallery landscape has remained relatively the same. Chelsea is still the power centre for most contemporary galleries. There are still those scattered among

57th Street, the Upper and Lower East Sides as well. We have not experienced any huge migration as a result of the market fluctuation in Chelsea because, in large part, the most important galleries own their spaces, a wise investment made by dealers more than a decade ago." Premier league dealers Larry Gagosian and Barbara Gladstone remain firmly entrenched, for instance, in their own properties in Chelsea.

In contrast to Chelsea's warehouse-like *kunsthalles*, the Lower East side is seeing more affordable, smaller spaces emerge. One such gallery is run by James Fuentes who is showing a sculpture, "Flower Pot" by Swiss artist Roman Signer (\$45,000) and works on paper by US artist Jessica Dickinson (\$5,000 each), at the Armory show. He says that more than 40 dealers have moved into the area since he set up shop in 2007, a healthy portion, including Lisa Cooley Fine Art, Rental and Rachel Uffner Gallery, will also show at the Armory.

This Lower East ascendancy is just one of several key New York art world developments. But the biggest shift comes with New York Gallery Week in May. The brain-child of the dealer triumvirate of Zwirner, Petzel and Casey Kaplan, it aims to reposition commercial galleries as places not just for buying but for seeing fantastic art through a programme of special events. "We put on free museum-calibre shows and need to get the public back in," says Kaplan. Then, he says something rarely uttered in the art world: "Galleries are, after all, not just commercial machines."

Details

Armory Show, March 4-7
www.thearmoryshow.com
 ADAA, March 3-7
www.artdealers.org/artshow
 Volta Show, March 4-7, www.voltashow.com
www.newyorkgalleryweek.com



WEEKEND, MARCH 5-7, 2010

Armory fires up art world

The Armory Show opened Thursday, kicking off a long weekend of art-fair madness that lasts through Sunday. The Armory Show alone is an international destination for dealers and collectors, but the satellite fairs also offer treasures. Here's what not to miss:



Work by Sven 't Jolle at the Armory

The Armory

(Piers 94 and 92, armoryartweek.com)

Pier 94 offers "New Art by Living Artists," while Pier 92 features "Modern: Art of the 20th Century." Also, the Armory is hosting a new area devoted to art from Berlin.

Volta NY

(7 W. 34th St., ny.voltashow.com)

In contrast to the sprawl at the Armory, Volta, its partner fair, is a tightly focused show with an emphasis on the cutting edge.

Scope New York

(Pavilion at Lincoln Center's Damrosch Park, 62nd St. and Amsterdam Ave., scope-art.com):

This internationally traveling show is nearly as large in stature as The Armory Show. They also are offering a film program.

- **The Art Show** (Park Avenue Armory, Park Ave. at 67th St., artdealers.org)
- **Fountain New York** (Pier 66, at 26th St. and West Side Highway, fountainexhibit.com)
- **Independent** (548 W. 22nd St., independentnewyork.com)
- **Pulse** (330 West St., pulse-art.com)

Onkel Dagobert muss Federn lassen

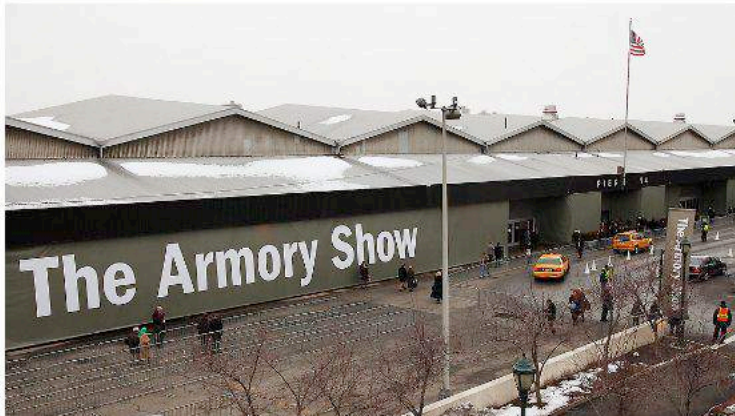
Von Jordan Mejias, New York



Sven't Jolles „Casse-toi alors! Pauvre canard“, 167 mal 370 mal 75 cm; bei Laurent Godin aus Paris für 22.000 Dollar.

06. März 2010 Wer wollte ihm diese Woche widersprechen? Michael Bloomberg hat New York wieder mal zur Kunsthauptstadt der Welt ausgerufen, und wenn das von ihm als oberstem Politiker und Promoter der von Selbstzweifeln kaum heimgesuchten Ortschaft auch gar nicht anders zu erwarten war, brauchte er jetzt wirklich keine Konkurrenz zu fürchten. Es ist ja nicht die Armory Show allein, die noch bis morgen Sammler in Kauflaune und den Rest der Kunstwelt zumindest in Aufregung versetzen soll.

Neben ihr werben sage und schreibe elf weitere Verkaufsausstellungen um ein Publikum, das wissen will, was in den Ateliers vor sich gegangen ist, möglichst bevor die Farbe trocken und das allerletzte Installationsteilchen angeklebt, eingenagelt oder verkabelt ist. Satellitenmessen heißen sie - die Art Show, organisiert von der Art Dealers Association of Amerika, und all die thematisch bisweilen strenger umgrenzten Veranstaltungen wie Pool, Pulse, Red Dot, Verge New York, Volta NY, Independent, Dutch Art Now. In die New Yorker Großcollage zeitgenössischer Kunst passt natürlich auch das Whitney Museum, das gerade seine Biennale enthüllt hat, und selbst das MoMA wollte nicht ganz tatenlos zusehen und richtete für die Armory die Eröffnungsparty aus.





Armory Show Roger Brown's "Rising Above It All," at the fair at Piers 92 and 94.

Ahoy From Nudes, a Pirate and Scrooge McDuck

He stands proud and tall, the pirate. With a parrot on each shoulder and a barrel of rum at his side, he braves a fresh breeze that lifts his coattails and his long beard. Although he has two mirror-bright eye patches, he seems to survey an imaginary horizon. Despite his two wooden legs and hooks for both hands, he seems undaunted, ready for more high seas adventure.

ART REVIEW
KEN JOHNSON

Too bad this larger-than-life, cast-and-polished-aluminum figure created by Peter Coffin is marooned in one of about 300 white-walled cubicles (Emmanuel Perrotin's) at the Armory Show, because it would have made a fine allegorical welcome at the entrance. Many would mistake it for a work by the bête noire of populists, Jeff Koons, but so much the better. What a

MORE ART ON PARADE

Holland Cotter's review of the Independent art fair, in Chelsea, Page 30, and Karen Rosenberg's review of the Art Show at the Park Avenue Armory, Page 24.

great symbol for capitalist persistence in the face of economic adversity, a beacon of hope and inspiration to all those who participate in this annual orgy of art and commerce.

Or perhaps you are of a less forgiving nature? Maybe you'd prefer the sculpture representing Scrooge McDuck, Donald's mega-rich uncle, covered in tar and sprinkled with white feathers, a thwarted T-beam? Moved to the front of the show from Laurent Godin's

booth, this comical piece by Sven 't Jolle might be appreciated by visitors eager for revenge on our captains of finance?

But don't be misled. There is not a lot of socio-politically provocative art to be found in this vast maze of art shops — not of the blunt, direct kind, anyway. There are, however, many works in the bite-the-hand-that-feeds department. One that articulates the issues in no uncertain terms is a neon sign mimicking Bruce Nauman's famous piece announcing in spiraling letters, "The true artist helps the world by revealing mystic truths." Bert Rodriguez's version, at Fredric Snitser, tells us that "The true artist makes useless" stuff — Mr. Rodriguez uses a stronger word — "for rich people to buy." Another sculpture, by Paul Jack-

Continued on Page 24

Ahoy From Nudes, a Pirate and Scrooge McDuck

From Weekend Page 21

son, represents a dog lifting its leg in satiny cast aluminum (at Hauser & Wirth). The idea is that when a collector buys it and installs it in his home, the dog will, by means of attached plumbing, spray red paint on the proud new owner's wall. This calls to mind that chestnut of modernist lore, Jackson Pollock drunkenly urinating in his patron Peggy Guggenheim's fireplace. The moral of the story being: artists are wild, and collectors are tame, but not above vicariously enjoying the wildness of artists.

Biennial, Ms. Meckseper's video of soldiers in army vehicles racing across a desert to the sound of pounding music alternating with views of a suburban mall, has considerable urgency. Here, her faux-department-store display of patriotic ties, art magazines and aviator sunglasses on wire racks next to a one-armed mannequin in a T-shirt with the legend, "If you love your freedom thank a vet" and other obvious symbols of the military-industrial complex falls flat.

A more compelling and more subtly political installation is Adam McEwen's

at Nicole Klagsbrun. In colors of bright yellow and snowy white, he has assembled a theatrical situation that includes a (yellow and white) Nazi flag painting, enlarged German-language stickers protesting nuclear power, a self-portrait as a Benedictine priest and an enlarged fake obituary for Caster Semenya, the track star whose political femaleness has been doubted. What it means is open to interpretation, but the whole thing positively glows.

Predictable, supposedly subversive play with the semiotics of Modernist art and popular culture is so ubiquitous, and ultimately so exhausting, that you might almost wish for a revival of pure, formalist abstraction. Gary Snyder, on Pier 92, where the more conservative dealers are ensconced, has a fine display of '60s-style abstractions by Thomas Downing, Nicholas Krushenick, Howard Mehring and Sven Lukin. They are curiously refreshing.

A commercial fair that pokes fun at commercialism.

The greater portion of art at the fair, at Piers 92 and 94 at 12th Avenue, in Clinton, explores new permutations of well-established genres, which can make for entertaining spectacle. Who will not be charmed by Olafur Eliasson's "Rhomboid Kaleidoscope" (at Tanya Bonakdar), a throwback to the '60s, when many thought new technologies could unleash trippy states of consciousness? It consists of a yellow hoop on a pole holding a crystalline form made of mirrors, with a complex, jewel-like interior of luminous, colored facets. In another vein, at Leo Koenig,

Or you might like a return to old-fashioned, representational painting. Galeria d'Arte Maggiore has a beautiful show of paintings and etchings by Giorgio Morandi, and, at Knoedler, there's a lovely suite of small, deceptively modest paintings of piney knots showing through the paint of rustic window frames by Catherine Murphy.

One spectacular piece of realist painting is a full-length portrait of a nude woman by Deborah Poynton, at Stevenson. On a canvas nearly 10 feet tall and in a style reminiscent of Stanley Spencer and Lucian Freud, Ms. Poynton has painted her subject with loving attention to every stretch mark and sagging piece of flesh. The woman has a worried expression on her beautiful face, as if she were agonizing over modern culture's loss of soul.

Where's the salvation? Maybe an answer can be found in a painting by the Chicago Imagist Roger Brown at D C Moore. In a sweet, cartoon style, it offers a view straight upward, with high-rise buildings — little people in the windows — converging from all four sides toward a central, glowing sky. A kind of mandala, it expresses a yearning for wholeness



A tarred-and-feathered Scrooge McDuck, Donald's mega-rich uncle, by Sven 't Jolle, at Laurent Godin.

there's Tony Matelli's "Sleepwalker," a life-size, sensuously realistic, painted bronze sculpture of a voluptuous, wild-haired woman somnambulating in her underpants. Reminiscent of Duane Hanson's super-realist sculpture, it is the embodiment of erotic arousal untamed by ego-consciousness, a state dreamed of constantly in popular magazines and pornography.



In this environment of rampant commercialism, it is hard to take seriously an installation by Josephine Meckseper, at Elizabeth Dee. In this year's Whitney

and spiritual consummation that the Armory Show as a whole will never deliver.

A pirate by Peter Coffin, top, at Emmanuel Perrotin's booth, and, above, Tony Matelli's "Sleepwalker," at Leo Koenig, reminiscent of Duane Hanson's sculpture. Other works refer to war, pop culture and the trippy side of the '60s.

The Armory Show runs through Sunday at Piers 92 and 94, at 12th Avenue and 55th Street, Clinton; www.thearmoryshow.com.

We keep searching, though, and the truly intrepid art lover may continue the quest by visiting several other art fairs also happening in Manhattan over the weekend, including — in addition to the

Art Show and the Independent art fair, reviewed elsewhere in these pages — Pulse, at 330 West Street, at West Houston Street, South Village (pulse-art.com); Scope New York at Dampsch Park, in Lincoln Center (scope-art.com); the Fountain Art Fair on Pier 66 at 28th

Street and the West Side Highway, Chelsea (fountainexhibit.com); Red Dot New York at 500 West 38th Street (reddotfair.com); Verge at the Dylan Hotel, 52 East 41st Street (vergeartfair.com); and Volta at 7 West 34th Street (voltashow.com).

PHOTOGRAPHS BY CHRISTIAN HANSEN FOR THE NEW YORK TIMES

ART MAGAZINE: 'Le jeune, le vivace et le bel aujourd'hui. Rewind/Forward'. In: L'art même, n°29, 4e trimestre 2005. Text by Cecilia Bezzan.

RD

AUTORISATION DE FERMETURE
BRUXELLES X - 1/487
DÉPÔT BRUXELLES X

4^e trimestre 2005

l'art même n°29

CHRONIQUE DES ARTS PLASTIQUES DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE



Le jeune, le vivace et le bel aujourd'hui. Rewind/Forward

par Cécilia Bezzan

Invité par Christophe Gallois - responsable du pôle expo de la Maison populaire de Montreuil -, à réaliser un cycle d'expositions en trois volets tout au long de l'année 2005, Yves Brochard' poursuit le sonnet entonné par la participation réitérée des onze mêmes artistes. Le choix de l'intitulé exprime déjà l'esprit de connivence et de complicité inhérent à l'entreprise issue d'une "situation trouvée": une variation du vers de Stéphane Mallarmé *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*, inscrite au dos d'une photographie noir et blanc du surréaliste Léo Dohmen (1920-1999) représentant le visage d'une jeune femme au sourire énigmatique, image maudite de l'exposition.

Plus encore que le *modus operandi* résolument éloigné de l'argument péremptoire, sans doute la personnalité d'Yves Brochard concourt-elle au sentiment palpable de justesse et de cohérence, qui émane des expositions. Alors que la relation amicale était littéralement au centre d'une précédente exposition, *Amicalement vôtre* (Tourcoing, 2004), dont le principe consistait en l'invitation de quatre plasticiens belges et quatre français à convier leurs "amis" à exposer (modèle s'inscrivant dans la ligne de *Freunde-Friends-und Fründe*, Kunsthalle Berne, 1969, de Harald Szeemann et dans une version démultipliée et interdiciplinaire de *Traversées*, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 2001-2002, de Laurence Bossé et Hans Ulrich Obrist), la connivence devient ici le matériau avec lequel tisser de manière plus intime le voisinage d'une œuvre à l'autre. Pour exemple, dans le premier volet, le regard embrasse les œuvres d'un mouvement



d'ensemble : la caricature sociale, critique et riche en subtilités humoristiques, représentée par les démarches de Raymond Pettibon, Alain Séchas, Sven t'Jolle fléchit vers l'énigmatique poésie de moments suspendus avec les photographies de Laura Henno et la chorégraphie sentimentale et fantomatique de "Deux corps amoureux" (2004) d'Angel Vergara. Le double moment d'arrêt *ad absurdo* fourni par "Le petit théâtre des opérations" (2004) de Michel François et "Nice Haircut" (2005), pompon de cordes bleues de Lionel Estève, constitue un rempart avant de tomber dans le gouffre ouvert par les miniatures de Robert Devriendt, moment d'éternité offert par la disposition séquencée des peintures au mur.

Poésie et critique sociale
Les miniatures de Robert Devriendt (1955. Vit et travaille à Bruges) époustouflantes par leur fraicheur et le caractère illusionniste de la peinture renouvellent par le séquençage supposé d'une image la définition d'unité temporelle spécifique au médium. "Pas d'aigle, pas de paysage" (2004) se présente comme une suite de douze huiles sur toile de petits formats et de dimensions variables, dont la disposition au mur peut adopter un agencement linéaire ou une légère ondulation. Elles montrent le survol d'un rapace au dessus d'un volcan fumant. La disposition décentrée du sujet de même que sa représentation plus ou moins zoomée engage-t-elle la compréhension du regard selon l'optique cinématographique,

"Le jeune, le vivace et le bel aujourd'hui 3/3",
Robert Devriendt, Lionel Estève, Jad Fair, Michel François,
Laura Henno, Sven t'Jolle, Daniel Johnston, Raymond
Pettibon, Sam Prekop, Alain Séchas, Angel Vergara,
Maison populaire - Centre d'art Mira Phalaïna
9 bis, rue Dombasle, 93100 Montreuil
T. +33 (0)1 42 87 08 68 - <http://www.maisonpop.fr>
Jusqu'au 17/12/05.

ou à l'inverse, s'agit-il de l'image selon plusieurs angles de vue du même sujet fixe, offrant dès lors à l'appréciation de l'œil, la distance du peintre à son propos ? Au-delà du pied de nez offert sciemment à la contemplation d'un contexte biaisé (ie : le répertoire animalier dans lequel va puiser le peintre est toujours constitué d'animaux naturalisés) pour mieux ironiser encore sur la valeur falsificatrice de tout matériel iconographique, cette seconde proposition, confortée par une autre série intitulée "Le désir d'abstraction" (2005), offre l'avantage de ne pas réduire la peinture à la portée narrative de la démarche.

Observateur affairé, Sven 't Jolle (1966. Vit et travaille à Anvers) excelle dans la concrétisation de propositions critiques et sans vergogne, qui sous un air de rien s'inscrivent en phase avec le lieu d'intervention. Alors que les dessins paratatoires montrent des "maisons-visages", non éloignées de celles de Magritte, les "Maison(s) populaire(s)" (2004), maquettes en plâtre peint, sont les éléments du théâtre satirique et social permettant de pointer que la Belgique est aussi le lieu de vie pour le Français prospère ayant opté pour ce côté-là de la frontière, où l'impôt sur la fortune (ISF) se voit éludé. T'Jolle augmente le projet pour le second volet de l'exposition, renommé "Global Village à la Maison populaire" (2005), par la présentation d'albums de photographies et de dessins offerts par des sympathi-

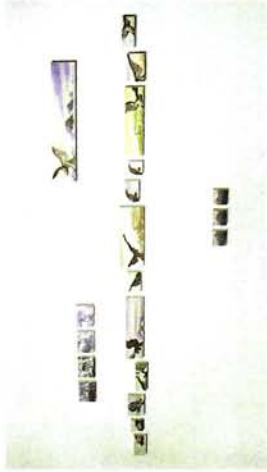


SVEN 'T JOLLE, "Maison(s) Populaire(s)", 2004. Courtesy Stella Lohaus Gallery, Anvers. © Maison populaire.

sants communistes de plusieurs pays aux dirigeants communistes de Montreuil, résultats de recherches menées dans les archives du Musée d'Histoire vivante de la ville de Montreuil. La reprise typographique et chromatique des fameux caramels *Quality Street* inscrit de surcroît le propos dans la sphère purement économique et commerciale par référence au groupe financier Nestlé auquel appartient le label, vaste théâtre international d'enjeux sociaux et politiques, et se superpose à l'ironie du recouvrement des notions empruntées à l'application des théories de Herbert Marshall McLuhan avec la *Galaxie Guntemberg* (1962), d'une part, ainsi qu'au modèle communiste, d'autre part.

Un autre centre d'intérêt du cycle d'expositions réside en l'hommage rendu au "Cabinet des absents" de El Lissitzky (1890-1941). Point d'orgue de ses créations "proun"², réponse expérimentale à la vision d'un art global ne pensant plus les disciplines artistiques en termes hiérarchiques, le "cabinet" permet au visiteur d'agir sur le mode d'exposition dans la mesure des possibilités qui lui sont offertes, par le coulisement d'un tableau, par exemple³. Yves Brochard, se défendant d'une actualisation du principe, n'en exprime pas moins un intérêt soutenu. "Le cabinet" est ici constitué d'une structure de bois réalisée par Vincent D'Houndt tapissée du papier peint du Culture Club de Gand et dotée de caissons miroirs où sont présentés des dessins de Jad Fair, Daniel Johnston, Raymond Pettibon et Sam Prekop, alors qu'une vitrine adjacente enferme d'autres ouvrages et pochettes de disques des mêmes artistes.

La verve du club des marginaux américains offre une variation à la satire sociale telle que pratiquée par Séchas (1955. Vit et travaille à Paris), chacun ayant cependant développé un répertoire attractif de personnages cartoon ou fictifs : Séchas possède



ses chats et ses martiens, Pettibon (1957. Vit et travaille en Californie) multiplie les adresses à l'égard de Gumby (héros en plastique, créé en 1954) ou de Félix Le Chat, alors que l'univers hautement coloré de Johnston (1961. Vit et travaille au Texas) est peuplé d'êtres hybrides flanqués de super héros très US et de la célèbre grenouille aux yeux exorbités, hissés au sommet de deux antennes, qui ne cesse de questionner : "Hi, how are you ?"⁴. Non loin de l'esprit caricaturiste XIX^e, les dessins de Pettibon dépeignent le pouvoir, la corruption et la décadence de notre contemporainité, épinglent la valeur pathétique des journalistes inaptes à questionner le mode de vie actuel et ses représentants. L'auteur compositeur Sam Prekop (1964. Vit et travaille à Chicago), leader du groupe *The Sea and Cake*, réalise des paysages urbains élaborés à partir de formes géométriques⁵. La pochette de son dernier album *Who's your new Professor* (2005) chez *Thrill Jockey* donne l'impression d'une métropole en terrasse constituée de lamères successives de papier, d'où émergent des lettres de grande casse, noires et blanches, illusionnant sur des tours d'immeubles. Outre ses papiers découpés représentant d'énormes bestioles ou des scènes hantées par de nombreux monstres et personnages en tout genre, Jad Fair (Vit et travaille au Texas), leader du groupe *Half Japanese*, réalise pour chaque édition une création musicale (33 T pour le premier volet ; *Three Cycles*, en CD, pour le second volet). Un regret cependant, l'accès aux musiques eut été le bienvenu.

ROBERT DEVRIENDT, "Pas d'aigle, pas de paysage", 2004. série de 12 huiles sur toile, dimensions diverses © Maison populaire.

1. Né en 1951, vit à Ivry. Professeur agrégé à l'Université Lille III, section Arts plastiques.

2. Acronyme forgé en 1921 par l'artiste à partir des mots "proyekt outverjdeniya novogo" (projet pour l'affirmation du nouveau) visant à définir l'idéal philosophique et politique source de ses réalisations à mi-chemin entre architecture et la peinture.

3. Pour une approche de l'œuvre, consulter *Situating El Lissitzky*, Vitebsk, Berlin, Moscow, 2003, Ed. Nancy Perloff/Brian Reed, Getty Research Institute, Los Angeles.

4. <http://www.hilowareyou.com/> Montré à l'époque par Véronique de Bellefroid chez Art&com et aujourd'hui chez aliceday (Bruxelles).

5. Dont quelques huiles sur toiles (2001) avaient été exposées chez Ghislaine Hussonot (Paris) à l'occasion de la manifestation *Le paysage aujourd'hui* (2003).

ROBERT DEVRIENDT, "Contes Intimes", Galerie Nadja Vienne, 5, rue Commandant Marchand, 4000 Liège, jusqu'au 4.12.05

Anti-Kapitalism Inc.

The work of Antwerp artist Sven 't Jolle (1966) is fuelled by a profound sense of indignation. A drawing from 1980, included in the exhibition *Wir sind die Anderen* [We are the Others] (Herford, 2001), confirms that social themes have been a key concern of his from the outset. The consistent way in which 't Jolle has carried on his work is plain from the recent exhibition *Ein bißchen (sociale) Frieden* [A Bit of (Social) Peace]. His political engagement remains the source of his strength as an artist.

In the early part of the previous century, Henri Matisse referred in his painting *L'Atelier rouge* to what might be termed art's 'cocooning nature'. It can be read as a poem exploring the way in which painting refers to itself, how art can sustain itself and how art creates its own world of experience. Sven 't Jolle updates Matisse's image in a drawing featured in *Ein bißchen (sociale) Frieden*. With a large dollop of irony, he applies the same self-referential strategy, while simultaneously placing the ball in his fellow artists' court. Sven 't Jolle's reality is located in a wider socioeconomic and cultural context. His works of art are always rooted in a given present – they cannot be disconnected from reality. It is hardly surprising, therefore, that 't Jolle should be zooming in right now on the theme of peace, using a Western iconography to focus attention on the way in which economic interests within the capitalist system underlie decisions about war and peace.

Sven 't Jolle charts the impact of globalisation and makes plain through his art that the ideas of Karl Marx can still be totally up to date. The 'Global Village' and 'Toyota-ism' are two key concepts in this regard. *Toyotisme is...*, an exhibition held in 2000, was constructed around the latter concept. 'Toyota-ism' (or sometimes 'Toyotism') is a word used by critics to designate a business strategy that was originally developed in the Japanese car industry. The system used elements like 'teamwork' and 'participative management' – positive notions in themselves – to increase productivity in a way that was detrimental to workers. The 'Global Village' idea was frequently cited by the media in the 1990s and initially had positive connotations. 't Jolle has adopted the concept, but he applies it in a different way – to identify the consequences of globalisation. The tendency towards uniformity that is inherent in the capitalist system is clearly expressed, for instance, in all the multinationals that introduce the same structures everywhere in the world – there is virtually no difference between a Delhaize supermarket in Belgium, for instance, and one in Thailand. In this sense, workers are the true citizens of the world right now, as they can be deployed anywhere on the planet. At the same time, operations within that specific branch of Delhaize in Thailand are reminiscent of the organisation, hierarchy and regulation of a small town. This was the central theme of 't Jolle's exhibition in Melbourne in 1999 and it is revisited in *Ein bißchen (sociale) Frieden*. The artist also notes the positive side of globalisation, namely that it has contributed to a corresponding internationalisation on the part of the anti-capitalist resistance.

Sven 't Jolle explores what a static image can tell us without becoming purely narrative. Unlike the artists of the 1960s, who set out to dematerialise the art object, 't Jolle has no illusions about shielding the work of art from its transformation into commodity. He doesn't have to be convinced that the world of art, too, is subject to the logic of the marketplace. What 't Jolle does, however, is – with a nod to René Magritte – to give his work a content capable of combating that logic. It makes sense, then, that he does not choose his medium with transience in mind but its ability to materialise. The use of heavy or lasting materials (plaster statues and polyester sculptures) renders confrontation inevitable. He creates subtle images, at once disconcerting and seemingly obvious.

Sven 't Jolle also applies linguistic principles to arrive at a complex web of internal dialogues and associations. Figures of speech such as metaphor, metonymy and tautology crop up frequently in his visual idiom. He uses existing forms, yet modifies them in such a way as to overturn their meaning. In *Social Peace Pipe* (2002), he worked according to the principle of

the metaphor. He uses an existing and specific iconography to relate something other than the original meaning, exploring the extent to which the two can sustain one another. Fort-Ford (2002), meanwhile, uses tautology (repetition with a synonym). The artist plays here with the fact that Dutch speakers pronounce 'Fort' and 'Ford' the same way, reflecting what he sees as the synonymous character of the two concepts. The phonetic repetition causes the connotations of the two images to be interwoven. Bij de baard van de profeet, bij de haard van de proleet [By the Prophet's beard! By the prole's hearth!] (1996), by contrast, uses metonymy as a signifying principle. Metonymy replaces a concept with a related one, resulting in a shift in meaning. The title of this particular work is based on the jokey exclamations attributed to Captain Haddock in the Tintin books. It was produced against the background of the Gulf War and has lost none of its topicality. The words 'By the Prophet's beard!' refer simultaneously to the collapse of the Soviet Union and to Muslim extremism, which replaced Communism as the new threat facing the West.

By asking fundamental questions and critically probing our capitalist society, Sven 't Jolle brings art and life closer together. That is not to say, however, that his work is entirely separate from artistic tradition. It is anchored, both formally and in terms of content, in a political strand that runs through art history. The clear references to iconic works from the history of art, and to engaged artists like Fernand Léger and Joseph Beuys, are by no means intended as a mere intellectual game: 't Jolle is more concerned with highlighting a clearly defined strand within artistic tradition. Like Fernand Léger, he has a deep political interest in the 'working class'. The exhibition De betere klasse heeft ook recht op ontspanning [The Better Class is also Entitled to Leisure] (1998) was constructed round Léger's *Les Loisirs sur fond rouge* – a painting about the working class that was admired by the bourgeoisie – and the duality associated with it. 't Jolle also focuses on the situation of the contemporary worker in *Ein bißchen (sociale) Frieden*, and the theme is further explored in both the associative drawing and sculpture *Global Empowerment*. *Global Empowerment* looks like a gigantic megaphone and can be read as a tribute to the combative Belgian union leader Roberto D'Orazio, who was charged with 'armed rebellion' in 1999, and to a new social movement that has thrown off the straitjacket of consensus unionism. At the same time, the work is not only a sculpture, it could actually be used in a demonstration.

Joseph Beuys is another point of reference for Sven 't Jolle. There is a close relationship between several aspects of their art, although that does not necessarily mean that their ideas are the same. There are intriguing parallels between their views of what it is to be an artist and about the social role of art, and both artists also work with archetypes. In his *Aufruf zur Alternative* [Call for an Alternative], Beuys brings together powerfully the key aspects of what being an artist meant for him:

Before asking What can we do? we ought to ask How should we think? We might then put an end to the glaring contrast between the hollow clichés about the highest ideals of humanity that we find in party manifestos and the practice of our economic, political and cultural reality. This quotation also gets to the heart of Sven 't Jolle's mission as an artist. He seeks in his work to create awareness and to place contemporary issues in a wider temporal perspective. He wants to understand and to sketch the world from the point of view of the oppressed. The title of 't Jolle's previous exhibition *Social Plastics* (Düsseldorf, 2001) refers explicitly to Beuys' notion of 'Soziale Plastik', though with the customary dose of irony. Beuys ascribed an important social function to the artistic. He believed that art – in its broadest sense – could change the world, in that it was able to influence politics. Sven 't Jolle is less idealistic. He teasingly describes the coloured plastic jackets donned whenever continental trade unionists demonstrate as *Soziale Plastik* (1996), suggesting that he looks beyond art for the key to change. However, turning to archetypal images is an important formal process for both artists. Sven 't Jolle reclaims existing symbols, opting for a visual idiom that seems outmoded, updating its content and adding new layers of meaning and associations. This results in images that transcend their initial significance. The image of the Red Indian

smoking a peace-pipe, for instance, is familiar to all of us, yet 't Jolle links this Wild West cliché to the ambiguous notion of 'social peace' (peace between the 'social partners', as unions, bosses and government used to be known).

Sven 't Jolle's images are a catalyst for associations that lodge themselves in our memory and place a different perspective on our perception of everyday reality.

Lore Mattheus, 2002

<http://www.kunstonline.info/levelone/php/biblios/bibliopage.php?id=11548&chapter=about>

■ Sven 'tJOLLE

Présenté par la galerie anversoise "Stella LOHAUS", nous avons découvert son travail à Gand en 1996, à Anvers en 1997 et à Cologne en 1998.

Contacté en 1998, Sven a débuté une résidence en juin 1999. Durant sa résidence à L'ATELIER, Sven a réalisé une exposition à Munich du 2 au 22 septembre 1999 et y a exposé des dessins et une installation réalisés à L'ATELIER.

" Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme."

Cet adage bien connu pourrait être aussi celui de Sven 't Jolle dans sa démarche artistique. Il récupère et détourne les mots et les objets de leur sens original avec humour, mais sans être cynique. Le cynisme pour lui s'apparente à un humour nihiliste en opposition avec sa volonté de construction. Il est ainsi bien loin du recyclage brut et, s'il détourne un objet ou en isole une partie, c'est dans la volonté d'en créer un autre chargé d'un nouveau sens. Sur ce procédé, il lui est alors possible de passer notre société au crible, et d'en accentuer les dysfonctionnements et les paradoxes par une traduction plastique. Il pose notamment la problématique de la place ambiguë de l'artiste dans la vie politique et sociale par une autre forme d'ambiguïté : les jeux de mots et les jeux d'images. L'anecdote devient ainsi le moyen d'introduire la véritable thématique. Ainsi, les références à des artistes ou des courants artistiques que Sven nous propose, sont une façon de faire référence à leur engagement ou le questionnement socio-politique qu'ils ont proposé.

Si ses créations sont le fruit d'un long cheminement, de sentiments personnels et de sensations qui ont frappé sa propre sensibilité, Sven ne nous livre pas des oeuvres hermétiques dont lui seul aurait la clé. Ses oeuvres s'apparentent alors à un jeu de pistes dans lequel il nous invite à nous questionner sur notre environnement. Il tisse ainsi une toile mentale où chaque mot et chaque pensée sont autant de points reliés, et se renvoient les uns aux autres. La notion de "liens hypertextes" bien connue aujourd'hui sur internet prends chez Sven une dimension et une traduction artistiques. Cependant, on ne peut pas dire pour autant que cette démarche créative soit dans un premier temps uniquement cérébrale, pour se contenter par la suite d'être figée par un médium plastique. Le processus d'élaboration et de préparation est, pour Sven, une étape importante. La quantité de notes et de croquis qu'il effectue, révèlent " physiquement " toutes les étapes de ses créations. La encore, les informations et les idées circulent pour être modifiées ou actualisées sans jamais s'immobiliser.

C'est principalement par la sculpture que Sven accomplit la traduction plastique de sa démarche, et la synthèse de la quantité phénoménale d'informations qu'il reçoit ou génère, passe par une échelle importante qui nécessite un investissement physique proportionnel. L'ajout d'une dimension par ce passage à la réalisation tridimensionnelle est un moyen supplémentaire pour lui de poursuivre sa réflexion, car bien que l'oeuvre de Sven 't Jolle puisse se parcourir de long en large, c'est avant tout un travail en profondeur qu'il nous propose.



Contact

Laurent Godin

laurent@laurentgodin.com

Lara Blanchy

lara@laurentgodin.com